

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNÉE, No 388—SAMEDI, 10 OCTOBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL SAUSSIER
 Directeur des manœuvres



LE GÉNÉRAL DE MIRIBEL
 Chef d'état-major général de l'armée.



LE GÉNÉRAL DE GALLIFET
 Commandant en chef de l'armée de l'Ouest.



LE GÉNÉRAL DAVOUT
 Commandant en chef de l'armée de l'E.

FRANCE.—LES GRANDES MANŒUVRES DANS L'EST—(Du *Journal Illustré*)

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures, par Jules Saut-Elme et E.-Z. Massicotte.—Poésie : Prière, par Sully Prudhomme.—L'exposition provinciale de Montréal, par J. St.-E.—Le général Boulanger, par Jules St.-Elme.—T.-V. Powderly, par G. A. D.—Études historiques : Langevin-Lacroix (suite), par G.-A. Dumont.—Par droit de conquête, par X.—Nos primes du mois de septembre : Liste des numéros gagnants.—Les idées de ma vieille tante.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Rébus, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portraits : Le général Saussier, le général de Miribel, le général de Gallifet, le général Davout, le général Boulanger, T. V. Powderly.—Etats-Unis : Gonflement des ballons à l'air chaud, Weekawken ; L'ascension et la descente.—Canada : Ruine historique, maison où a été signée la capitulation de Montréal en 1870.—Canada : Le square Saint-Louis à Montréal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Non, vous savez, il y a de ces choses tellement fortes, si étonnantes, qu'il faut les voir pour y croire.

Témoin, cet étrange procès auquel Montréal vient d'assister.

Le correspondant d'un journal américain, brave garçon, à l'imagination aussi vive qu'irlandaise, se trouvant un soir à court de nouvelles, pendant le séjour du fils du prince de Galles, à Montréal, s'avisait d'envoyer un canard de haute volée destiné à faire sensation dans la république voisine.

Il broda une histoire insensée dans laquelle le jeune prince jouait un rôle un peu mouvementé, il raconta qu'après avoir passé la soirée dans un club quelconque, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre (après la mort de sa grand'mère et de son papa), était allé s'amuser dans un autre quartier de la ville et que, après rencontre d'autres fêtards, il y aurait eu échange de taloches.

Enfin, une plaisanterie, de mauvais goût peut-être, mais qui ne tirait guère à conséquence, puisque, somme toute, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

On en a raconté bien d'autres du duc de Kent, père de la reine Victoria, et le prince de Galles a un joli dossier d'affaires de ce genre, mais jamais ces deux princes n'ont songé à se formaliser de ces racontars dont ils riaient les premiers.

Il paraît que le jeune héros de cette aventure

imaginaire aurait dit qu'il se moquait pas mal de cet article et qu'il s'en souciait comme un poisson d'une pomme.

Le principal intéressé ne se plaignant pas, on aurait pu croire que l'affaire en allait rester là, mais ce serait une grave erreur que de croire qu'il n'existe pas de gens plus royalistes que le roi, de même qu'il serait absurde de supposer qu'il ne se rencontre pas, de par le monde, des hommes plus catholiques que le pape.

Ce sont même ces trop zélés qui sont les plus dangereux.

Donc, le prince étant parti, il s'est trouvé quelques individus—braves gens, à part cela—qui jugèrent que le cas était très grave et qu'il y avait là matière à beau procès.

—Ah ! se dirent-ils entre eux, un journaliste maladroit s'est rendu coupable de libelle et l'écrit libelleux n'a peut-être pas été lu par tout le monde, cela ne peut pas se passer ainsi, et en avant, la grosse caisse ! Gens de Montréal, de Québec, de Toronto et de Sainte-Émilie de l'Énergie aussi, venez ouïr les horreurs que l'on débite sur le compte d'un de vos princes !

Ce pavé de l'ours a tout à fait réussi et, à l'heure qu'il est, soixante millions de personnes au moins savent que le jeune prince de Galles a été accusé d'avoir fait une vie de polichinelle pendant toute une nuit, à Montréal, pendant que cent mille à peine connaissent l'issue du procès, et c'est la rage dans le cœur que le héros de cette aventure en voyant le zèle de ses défenseurs, a dû s'écrier avec La Fontaine :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi.

* * On a donc intenté un procès au jeune correspondant, et on l'a fait au nom de la reine, c'est-à-dire de la grand'mère du prince, mais je crois pouvoir vous assurer que cette bonne maman n'a jamais été consultée, car elle se serait certainement empressée de dire à ses trop zélés sujets de rester tranquilles.

Il paraît, —du moins c'est ce qui ressort du procès,—que ce qui a le plus froissé certains bédouins, c'est que l'auteur de l'écrit en question a dit que le prince était passé dans la rue Saint-Constant, après minuit.

Rue Saint-Constant ?

Oui, rue Saint-Constant, S-a-i-n-t-C-o-n-s-t-a-n-t, comprenez-vous ?

—J'entends très bien ce que vous me dites, répondrez-vous, mais je ne comprends pas quel mal il y a à passer rue Saint-Constant, à minuit, à une heure ou deux heures du matin !

Moi non plus, mais il y a des gens qui trouvent cela épouvantable, horrible, criminel.

J'ai consulté l'annuaire de Montréal afin de constater comment cette rue était habitée et je vous avoue en toute sincérité que je n'y ai rien trouvé d'étrange. Il y a dans cette rue, comme dans toutes les autres, des citoyens de positions diverses, des Canadiens, des Français, des Anglais, beaucoup d'Anglais, des Italiens, des Allemands, etc., etc., et je ne vois pas pourquoi on ne passerait pas dans la rue Saint-Constant plutôt que de se promener devant l'hôtel Windsor où l'on reçoit toute sorte de gens puisque dernièrement encore on a arrêté un voleur dans cet hôtel-palais.

Est-ce que la rue est trop étroite pour qu'un prince puisse y passer. Cependant, si j'ai bonne souvenance, le fils du prince de Galles n'est pas si gros que ça.

Mais alors, ce n'est plus le journaliste qui a commis un libelle, ce sont les auteurs même de l'acte d'accusation, puisque par ce document ils insultent tous les citoyens de la rue Saint-Constant !

Et voilà comme, dans un pays libre, on en arrive à prendre la liberté de commettre une grosse sottise en voulant paraître raisonnable.

* * Le journaliste a été déclaré coupable.

Coupable de quoi ? D'avoir écrit et publié que le jeune prince de Galles avait fait telle et telle chose, pendant telle nuit, mais il ne s'en suit pas

que cette chose n'a pu être faite une autre nuit, puisqu'il n'en a pas été question.

Tout cela est une tempête dans un verre d'eau et, en supposant que le jeune prince n'ait pas encore songé à jeter sa gourme et qu'il soit sage comme une image—ce que je ne crois pas du reste—je vois d'ici la mine du prince de Galles, père, en apprenant cela.

Et la grand'maman en revoyant son petit-fils, dira peut-être entre ses dents :

—En voilà un qui ne ressemble pas beaucoup à mon père et à mon fils, mais c'est un charmant garçon, quand même.

Ah ! la bonne grand'mère, vous seriez plus indulgente que quelques Anglais de Montréal !

* * Un coup de pistolet vient de faire beaucoup de bruit dans le monde.

Le général Boulanger s'est tué dans un des cimetières de Bruxelles, sur la tombe de madame de Bonnemain, son... amie, en son vivant.

Boulanger était un homme supérieur, un sot ou un incapable.

Non, c'était tout autre chose, et je répéterai l'opinion que j'ai déjà émise sur son compte et qui est celle d'un de ses partisans, d'un boulangiste qui l'a parfaitement connu.

« C'est cependant nous, membres de la ligue des patriotes, me disait ce ligueur, qui avons mis ce pauvre diable dans la position où il se trouve. Boulanger a cru être notre chef, et c'est ce qui l'a égaré ; il était, il n'a jamais été que notre outil, et c'est pour ne pas nous avoir toujours écoutés qu'il a commis des fautes. Sa personnalité nous était parfaitement indifférente, ses idées n'étaient rien pour nous, on ne lui demandait pas d'être républicain, bonapartiste, royaliste ou communard, ce que nous voulions et ce que nous voulons encore, c'est un homme quelconque, qu'il se nomme Pierre, Jean, Jacques ou Philippe, qui déclare la guerre à la Prusse. Ce que la Ligue veut, c'est la revanche, rien que la revanche. Si c'est un républicain qui nous la procure, bravo, si c'est un monarchiste, bravo encore ; mais ce qu'il nous faut, c'est la guerre ; c'est l'Alsace et la Lorraine. Quant à l'instrument qui nous servira à atteindre ce but, on le brisera plus tard s'il le faut, mais nous aurons accompli notre tâche. »

« Et ceci est tellement vrai, ajoutait-il avec conviction, que la boulangerie existe encore malgré la chute de Boulanger. La Boulangerie est le parti anti-prussien, le parti qui exècre l'Allemand et qui veut le grand duel à mort entre les deux nations. »

« Nous sommes prêts à tout pour en arriver là, nous ferons des bassesses, nous courtoiserons Clémenceau, le comte de Paris, n'importe qui, pour la guerre. »

Voilà l'opinion du boulangiste sincère, et la mort de Boulanger a dû le laisser très froid au point de vue du parti.

Quand à l'homme, pourquoi le regretterait-il ? Il a tout renié, famille, lois, discipline pour courir le guillemet et c'est ce qui l'a perdu.

Ce qu'il y a eu de plus triste pour lui, ce qui a dû empoisonner ses derniers moments, ce fut, je crois, le succès des grandes manœuvres, l'enthousiasme de l'armée, et d'entendre louer ses anciens compagnons d'armes, restés fidèles à la discipline, alors que son nom n'était même pas prononcé.

Il disparaît pour toujours, mais il y a déjà longtemps qu'il était mort aux yeux du pays qu'il n'a pas eu le courage de servir jusqu'au bout.

Il était tellement peu considéré que la nouvelle de sa mort n'a pas eu la moindre influence sur le cours de la bourse de n'importe quelle puissance.

Ce n'était plus une force, mais à peine une quantité négligeable.

Les derniers jours de sa vie et la fin qu'il a choisie serviront de leçon à ceux qui seraient tentés de faillir à l'honneur et à leurs devoirs.

* * Cueillie dans un ouvrage de Max. Bibaud une phrase monumentale :

Il s'agit de Salaberry :

" Il quitta la carrière des armes pour entrer dans celle de sénateur."

Un monument que ces deux lignes, et il y en a une foule d'aussi étonnantes dans le même livre !



NOS GRAVURES

M. LE GÉNÉRAL SAUSSIER

Le gouverneur militaire de Paris, sorti de Saint-Cyr en 1850, a conquis ses premiers grades dans la légion étrangère, prenant part aux campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, durant lesquelles il fut blessé à diverses reprises.

Au moment de la dernière guerre, il était colonel du 41e de ligne ; à la bataille de Borny, il soutint victorieusement les attaques de l'ennemi et fit à Saint-Privat des prodiges de valeur.

Le matin de la capitulation de Metz, il remit à son chef de corps, le maréchal Lebœuf, une protestation de tous les officiers de son régiment. Il ne voulut pas se séparer de ses soldats et fut enfermé dans une casemate, à Mayenne, puis dans une forteresse de Silésie dont il s'évada dans de dramatiques circonstances, malgré la surveillance particulière dont il était l'objet.

Nommé général de brigade par le gouvernement de la Défense nationale, il prit le commandement d'une division opérant sur la Basse-Seine. Il a conduit ensuite de la façon la plus brillante la campagne de Kabylie.

Élu député en 1873, il devint en 1878 général de division et fut placé à la tête du XIXe corps d'armée. Il commanda plus tard le VIe corps et fut chargé de la pacification de la Tunisie.

L'armée est fière d'avoir à sa tête un homme de cette haute fonction.

LE GÉNÉRAL DE MIRIBEL

Sorti de l'École polytechnique en 1853, le général de Miribel, major général de l'armée, a fait sa carrière dans l'artillerie et a été nommé général de division en 1880, à l'âge de quarante-neuf ans.

Il a participé à toutes les guerres du second Empire, a figuré sur les champs de bataille de Crimée, d'Italie, du Mexique.

Son rôle a été des plus brillants et des plus vaillants durant la défense de Paris. Il a commandé le VIe corps avant d'être investi de la haute fonction qu'il occupe maintenant.

LE GÉNÉRAL DE GALLIFET

Le général marquis de Gallifet jouit d'une popularité bien méritée, d'une confiance que ne lui ménage pas la cavalerie.

Né à Paris en 1830, il entra au service comme simple cavalier en 1848, devint sous lieutenant en 1853, lieutenant en 1857, capitaine en 1860, chef d'escadron en 1863, lieutenant-colonel en 1865, colonel en 1867, général de brigade en 1870, général de division en 1875 et promu au commandement du XIe corps.

On sait quels exploits il a accomplis et quelle a été l'héroïque charge de Sedan. La terrible blessure qu'il a reçue ne lui a rien enlevé de son énergie ni de sa belle mine.

LE GÉNÉRAL DAVOUT

Le général Davout, duc d'Auerstaedt est réputé comme étant un des meilleurs tacticiens de l'armée française, et il mérite cette réputation.

Sorti de Saint-Cyr en 1849, il a les plus brillants états de service. En 1859, à Robecheto, il prit un canon aux Autrichiens. Colonel du 95e en 1870, il résista une partie de la journée aux attaques furieuses des Allemands, à Saint-Privat, et quel que temps après se signala de nouveau dans la lutte héroïque qu'il soutint au combat de Noisseville.

Il fut nommé général de division en 1877, à l'âge de quarante-huit ans, et est actuellement inspecteur d'armée, membre du Conseil supérieur de la guerre et grand-croix de la Légion d'honneur.

Telles sont, très brièvement résumées, les biographies des quatre officiers supérieurs ayant commandé les grandes manœuvres de l'Est qui viennent d'avoir lieu en France.

AÉROSTATION

De curieuses expériences ont eu lieu, en ces derniers temps, sur la rivière Hudson, près de Hoboken (États-Unis). On s'est servi de ballons gonflés à l'air chaud. Voici par quels procédés.

On pratique dans le sol une tranchée longue d'une vingtaine de pieds, haute et large d'un couple de pieds. A l'une des extrémités, un foyer est établi où brûlera du bois ; à l'autre bout, une ouverture en forme de cheminée d'où s'échappera l'air chaud. Au-dessus de cette cheminée le ballon est d'abord suspendu, l'embouchure étant tenue ouverte. Peu à peu l'air chaud y pénètre à grandes bouffées, par l'effet du tirage, le gonfle, le dilate, et il commence à se maintenir sans qu'il soit plus besoin de la corde de suspension.

Pendant que s'opère le gonflement, quelqu'un se tient à l'intérieur pour empêcher l'invasion de parcelle enflammée et combattre par l'eau l'ignition des parois si elle se produisait.

Au dehors, quatre cordes convergeant au sommet du ballon le gardent dans la position verticale. Mais voilà que le gonflement s'achève ; pour donner au ballon son dernier degré de légèreté, on fait flamber du pétrole dont le gaz va s'ajouter à l'air chaud. A ce moment, le ballon a atteint sa complète extension. Le signal est donné, et l'aérostat s'élève avec plus de rapidité qu'aucun ballon gonflé par le gaz seul.

Lors de ces ascensions de Weehawken, on a aussi expérimenté un nouveau système de parachute. Cette fois, le parachute remplace la nacelle, en ce sens qu'il pend directement au ballon et que l'aéronaute s'y accroche. Une sorte de poulie rattache le parachute au ballon, dans laquelle poulie glisse un couteau volant. Au moyen d'une corde, l'aéronaute fait agir ce couteau, un des câbles de la poulie se trouve coupé et le ballon continue de s'élever dans une course folle, tandis que l'aéronaute, suspendu au parachute, rallie la terre et y descend bientôt à une vitesse de 20 pieds par seconde. Une fois grand ouvert, le parachute s'affaisse par oscillation, en sorte que la dernière, au moment de toucher terre, ne fait ressentir à l'aéronaute d'autre commotion que celle d'un saut de sept ou huit pieds de hauteur.—J. St. E.

SOUVENIR HISTORIQUE

Nos reliques historiques s'en vont. Or, avant qu'elles disparaissent complètement, il est bon au moins d'en conserver le souvenir par la gravure.

Les pans de murs lézardés que le MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui, ne disent peut être rien à nombre de nos lecteurs, aussi nous empressons nous d'en donner la légende. Elle se trouve au numéro 10, du *Journal du Dimanche* (1884), et est signée d'un nom populaire : Stanislas Côté.

" Sur le bord de la route si connue qui conduit de la ville de Montréal au village de la Côte-des-Neiges, à main gauche, en plein milieu d'un petit champ de jardiniers, le passant l'aujourd'hui voit, sans y prêter beaucoup d'attention, trois pans de mur délabrés, noircis par l'âge, s'émiettant lentement, lentement, comme à regret, sous les coups du temps, et dont il ne restera bientôt que de rares vestiges éparpillés çà et là, dont la génération qui va suivre, aussi oublieuse que la présente génération, n'aura guère souci.

" Pourtant, ces vieux murs tenaces, construits comme savaient en construire nos aïeux, ont leur légende.

" Ce fût dans cette maison même que le général de Lévis, au mois de septembre 1760, après s'être

vu refuser les honneurs de la guerre, obéissant, la mort dans l'âme, aux ordres du marquis de Vaudreuil, dût signer cette capitulation mémorable qui donnait à la couronne d'Angleterre le plus beau joyau de cette couronne de France, qu'un Bourbon sans cœur et sans mœurs souillait alors en compagnie d'une prostituée....."

Montréal va, l'année prochaine, fêter son 250e anniversaire de fondation, pourquoi ne pas en même temps placer là une pierre qui rappellerait ce fait important ?—E.-Z. MASSICOTTE.

LE SQUARE SAINT-LOUIS

C'est une des plus jolies places publiques qui soient à Montréal. L'artiste a su en faire ressortir les plus charmants détails, et nos lecteurs pourront, après avoir examiné la vue que nous reproduisons, s'en faire une idée assez juste. A leur passage dans la métropole commerciale du Canada, ils reconnaîtront facilement le square Saint-Louis et sauront apprécier ses fraîches beautés. Il est situé entre les rues Saint-Denis, Laval, Ernest et Albina.

Ce talent de reproduction au naturel qui distingue les épreuves photographiques de M. Laprés, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui s'intéressent à conserver le souvenir de nos principales places publiques et monuments remarquables en seront reconnaissants à l'artiste.—J. St. E.

PRIÈRE

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre,
Comme au hasard.

Si vous saviez quel charme apporte
Une présence amie au cœur,
Vous vous asseoiriez sous ma porte,
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même,
Tout simplement.

SULLY PRUDHOMME.

L'EXPOSITION PROVINCIALE DE MONTREAL

Le bien que nous attendions de cette grande entreprise ne devra pas tarder à se réaliser. Nous sommes sûrs du résultat, et les efforts généreux qu'on a tentés ne seront pas vains, à en juger par l'agitation dans les esprits qu'a produite cet événement. Le commerce, l'industrie, l'agriculture vont en recevoir une poussée nouvelle qui se traduira en un réel bénéfice pour les fournisseurs et les consommateurs. Et à chaque année, désormais, paraît-il, cela va recommencer. Il est permis d'en espérer toutes sortes de bonnes choses, car l'exemple est là, frappant, et c'est l'exemple qui mène le monde en cette fin de siècle.

Inutile de dire le succès qui a couronné l'entreprise de l'Exposition provinciale. L'affluence des visiteurs, à une moyenne de cinquante mille par jour, et la satisfaction générale, disent assez haut ce qui en a été. Espérons que la compagnie des expositions, qui débute si bien cette année, marchera de succès en succès, aux saisons qui vont suivre. En ces conditions, le patronage lui est acquis.—J. St. E.

L'indulgence est une vertu d'autant plus facile qu'elle épargne bien des embarras.—MÉRY.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.—LA ROCHEFOUCAULD.



LE GÉNÉRAL BOULANGER, QUI VIENT DE SE SUICIDER A BRUXELLES (BELGIQUE)

Il est mort, le général Boulanger, de fameuse mémoire. Dans un accès de suprême découragement, il vient de se suicider, à Bruxelles, sur la tombe, fraîche de deux mois à peine, de celle qui fut sa maîtresse, Laurence Rouzet, la femme divorcée madame de Bonnemain.

LE MONDE ILLUSTRÉ qui avait signalé, à son aurore, cet astre éphémère, croit devoir le saluer à son déclin. Oublions la lâcheté du soldat, la trahison du chrétien pour ne plaindre que la faiblesse de l'homme à qui la vie, tout d'un coup, pèse trop.

Boulanger avait connu la gloire et ses éblouissements d'un jour ; quand le ciel de sa vie s'assombrit soudain, l'ouragan le trouve énérvé par la désespérance. Il fait naufrage ; il succombe.

Dieu a des miséricordes spéciales pour ces faiblesses, si tristes, de l'homme. Puisse l'amant infortuné de Bruxelles en avoir bénéficié !

Georges-Ernest-Jean-Marie Boulanger est né à Rennes, le 29 avril 1837. Il entra au service le 15 janvier 1855, comme élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Nommé sous-lieutenant en 1856, lieutenant en 1860, capitaine en 1863, chef de bataillon en 1876, il s'est distingué dans différentes campagnes, parmi lesquelles on peut citer celles de Kabylie, d'Italie et de Cochinchine.

En 1870, il fut blessé à Champigny, et, pendant le siège de Paris, il commanda le 14^e régiment de marche comme lieutenant colonel.

En 1874, il fut nommé colonel au 133^e de ligne. En 1878, il fut promu général de brigade, puis en 1884 général de division.

Appelé au poste de ministre de la guerre lorsque M. de Freycinet forma le ministère du 8 janvier 1886, M. Boulanger marqua son passage au cabinet par des réformes nombreuses.

Le général Boulanger, ayant donné sa démission avec M. Goblet, fut nommé au commandement du 13^e corps, à Clermont-Ferrand.

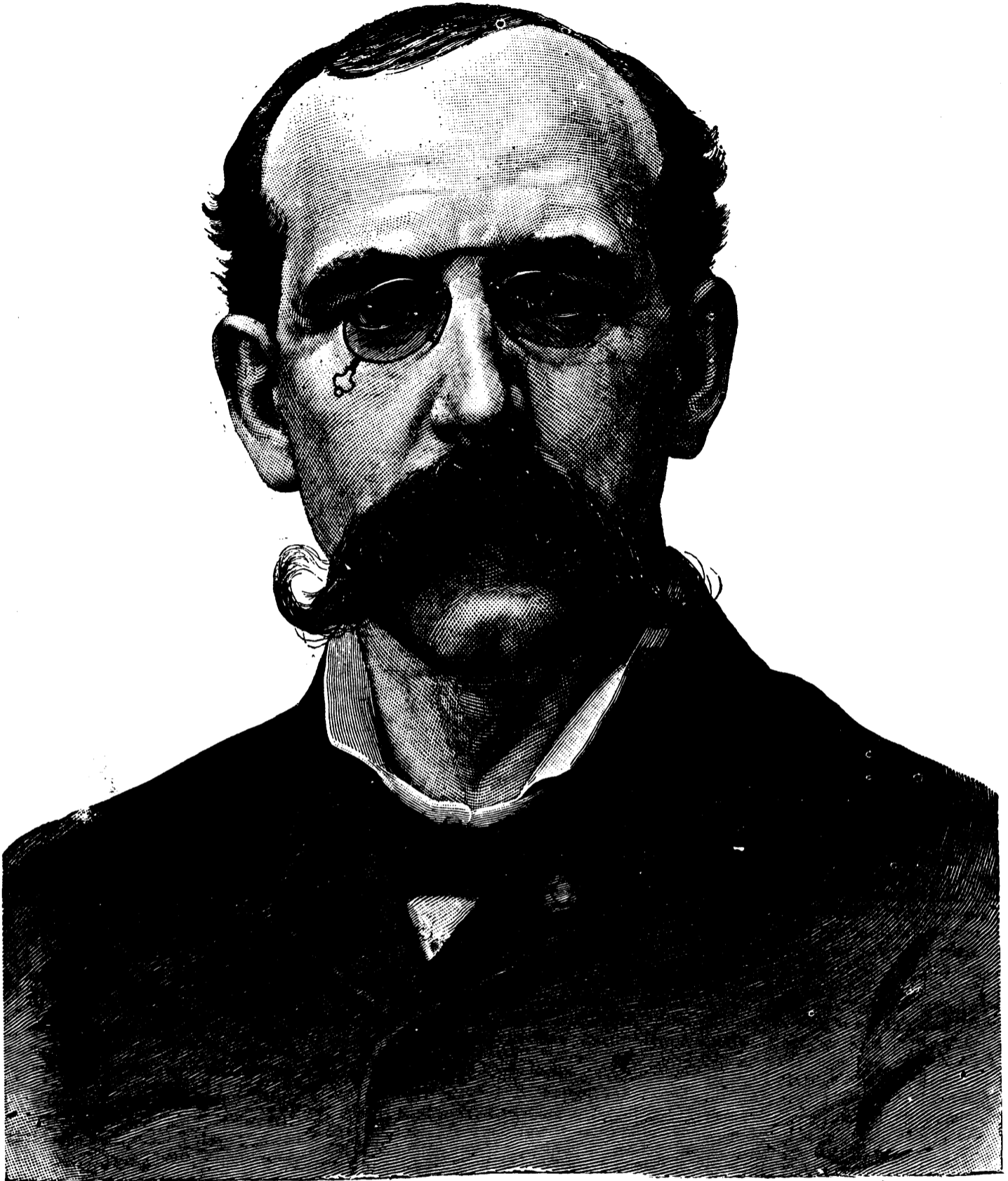
A la suite de la mort de M. Hude, député de la Seine, le général Boulanger posa sa candidature à Paris. Il fut élu le 27 janvier avec environ 100,000 voix de majorité, et siégea au Palais-Bourbon comme représentant de la Seine. Il est devenu peu après le chef d'un parti important.

Menacé d'arrestation pour "attentat à la sûreté de l'Etat," il s'était réfugié à Bruxelles.

C'est là qu'est décédée, en juillet dernier, Mme de Bonnemain, c'est là que le soldat de fortune qui fut un jour, en France, à deux doigts de la dictature, vient de s'ôter la vie, sur la tombe de cette femme, au cimetière d'Ixelles.

Vanité des choses humaines, tu t'imposes !

JULES SAINT-ELME.



T V. POWDERLEY, GRAND MAITRE DES CHEVALIERS DU TRAVAIL

Montréal a reçu la visite, la semaine dernière, d'un homme qui joue un rôle important parmi les ouvriers de ce côté-ci de l'Atlantique. Nous voulons parler de M. T. V. Powderley, grand maître ouvrier des Chevaliers du Travail.

M. Powderley est un homme aux manières distinguées et affables. Lorsqu'on l'a vu une fois, on garde une bonne impression de lui. Aussi sa popularité est très grande parmi les chevaliers du travail.

M. Powderley en est à sa seconde visite à Montréal, où il est déjà venu dans le cours de décembre 1883, pour y faire une conférence. On s'y rendit en bon nombre. L'auditoire se montra non-seulement satisfait, mais étonné de la manière habile avec laquelle le conférencier mania son sujet.

Comme résultat de cette conférence, l'ordre des chevaliers vit de nouveaux membres accourir sous son drapeau, et quelque temps après, assista à la

fondation de la première assemblée canadienne, l'assemblée Ville-Marie, No 3,484.

Depuis cette époque, cette association a prospéré continuellement. Et maintenant elle est très puissante au Canada, de même qu'aux Etats-Unis.

L'arche des Chevaliers du Travail a été fondée par un ouvrier américain, M. Uriah S. Stevens, à Philadelphie, en 1869.

En peu de temps, un nombre immense d'ouvriers entra dans le mouvement, et bientôt cette organisation devint très puissante.

Ce n'est qu'en 1878 que fut tenue la première grande assemblée des chevaliers. Elle eut lieu à Reading (Pennsylvanie). Le fondateur fut choisi pour en être le grand maître.

L'année suivante, à l'assemblée qui tint ses séances à Saint-Louis (Missouri), M. Powderley devint grand maître, charge qu'il a toujours occupée depuis avec le plus grand honneur.—G.-A. D.

PRÉCIEUX SANG

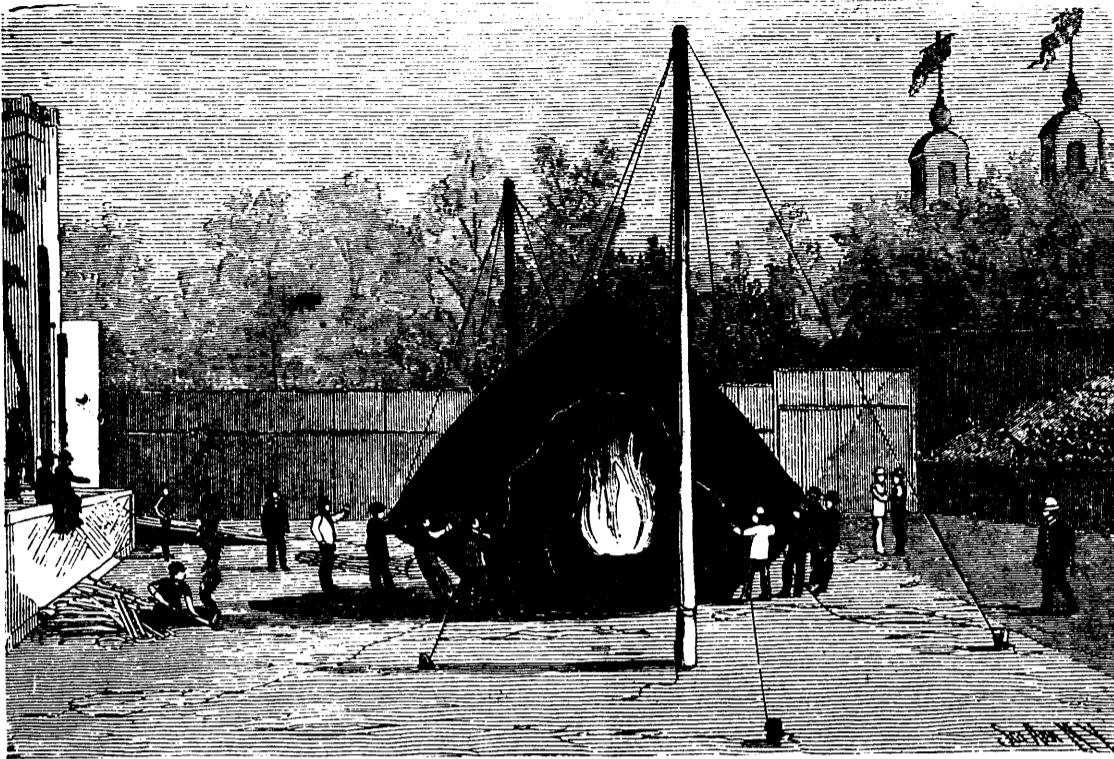
Que mon âme ressent de douleur et d'amour !
A ce nom tout d'amour, tout de douleur suprême !
Ce nom, je le répète et l'entends chaque jour,
Et mes larmes souvent coulent à l'instant même.

Mon Sauveur redescend de son divin séjour :
Ses détails si poignants de l'agonie extrême,
Repassent devant moi m'affligeant tour à tour.
Je vois son front penché sous l'odieux diadème.

Des membres lacérés de Jésus, sur la croix,
Coule ce sang précieux, ce sang du Roi des rois,
Ce sang que Dieu nous donne et qui nous purifie.

Que mon âme ressent de regret de douleur !
C'est le prix exigé pour nous rendre la vie !
Je pleure, en adorant le sang du Rédempteur....

MARIE-LOUISE L.



COMMENÇANT A GONFLER LE BALLON



MATHURIN LANGEVIN-LACROIX
(Suite)

"Tous ces soldats, dit encore M. Faillon (tome II, pp. 187-188-191), que M. de Maisonneuve venait d'amener de France, ne s'étaient engagés, la plupart, à servir la compagnie de Montréal et à demeurer dans le pays, que l'espace de cinq ans. Néanmoins, touchés des bons procédés de leur gouverneur, et heureux de se trouver dans une réunion de personnes si cordialement unies entre elles, si zélées pour l'établissement de la religion, plusieurs désirèrent de se fixer à Villemarie et d'y demeurer jusqu'à la fin de leurs jours ; et M. de Maisonneuve, qui les y avait conduits dans cette espérance, connaissant leur désir, fit publier par deux fois, au prône, en décembre 1653, que tous ceux qui voudraient se fixer pour toujours dans l'île allaissent le trouver. Son intention était de leur abandonner, pour cette fin, les sommes qui leur avaient été avancées, tant en France que depuis leur arrivée en Canada, et de donner à chacun des terres en propre, afin qu'ils les cultivassent, ainsi qu'un arpent dans le lieu désigné pour la ville, où ils se construiraient des maisons. Il se proposait enfin de les gratifier d'une somme d'argent qui facilitât à chacun les moyens de s'établir à Villemarie, à la charge pour eux de rendre cette dernière somme, s'ils quittaient un jour l'île de Montréal ; à moins que, par force majeure ou autrement, les Français ne vinssent à l'abandonner tout à fait. Plusieurs ou presque tous acceptèrent ces conditions ; parmi eux fut Mathurin Langevin, qui après avoir fait la même déclaration, reçut ainsi que tous les autres, une gratification de cinq cents livres, le 23 janvier de l'année 1654. Par suite de leur engagement, il donna à chacun d'eux trente arpents de terre, qu'ils devaient cultiver, situés le plus souvent au coteau Saint-Louis ou à la contrée Saint-Joseph, et, en outre, un arpent ou un demi arpent dans le lieu désigné pour la ville, sur lequel, comme nous l'avons dit, chacun devait se construire une maison pour l'habiter."

Le 5 octobre 1654 (1), étant à Québec, Mathu-

(1) Voir *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, par l'abbé Tanguay, tom. I, p. 344.

rin Langevin épouse Marie Renault. Cette dernière, née à Saint Paul, évêché d'Orléans (France), dans l'année 1633, était fille de Mathieu Renault et de Marie Courtois ; elle fut enterrée à Montréal, le 27 octobre 1673. Aucun enfant n'est né de ce mariage.

Environ une année après ce décès (le 9 octobre 1674), Langevin épouse en secondes noces, encore à Québec, Marie-Thérèse Martin, fille d'Antoine Martin. Sept enfants sont nés de cette union ; en voici les noms que nous empruntons à l'abbé Tanguay :

Louis, baptisé à Montréal, 16 janvier 1676, marié à Montréal, 12 octobre 1703, à Jeanne Gatteau ; Marguerite, baptisée 27 septembre 1679, à Sainte-Anne de la Pérade ; Madeleine, baptisée 18 juin 1677, mariée à Sainte-Anne de la Pérade 18 juin 1697, à Edmond Tessier ; Jean, baptisé à Montréal 30 octobre et sépulture à Montréal 19 novembre 1681 ; Antoine, baptisé à Montréal 16 février 1685, marié 20 novembre 1712, à Marie-Louise Cousineau ; Charles (1), baptisé à Montréal 27 février 1688, marié le 22 novembre 1711, à Madeleine Véronneau, à Boucherville, et marié 2nd noces 17 avril 1730 à Marie-Jeanne Garant, sépulture 11 juillet 1771, à Terrebonne ; Nicolas, baptisé 1694, sépulture 6 janvier 1710.

Comme on a pu le voir, M. l'abbé Faillon dit que M. de Maisonneuve offrit aux colons des terres situées pour la plupart au coteau Saint-Louis et à la contrée Saint-Joseph ; de plus, un emplacement d'un arpent à chacun d'eux dans le lieu désigné pour la future ville. En dépit de nos recherches, nous ne pouvons dire où se trouvèrent les terres cultivées par Langevin ; quant à sa maison en ville, elle devait s'élever, suivant certains renseignements que nous avons obtenus, dans la rue Saint-Antoine actuelle, près la ruelle Saint-David. Le terrain avait soixante-dix-huit pieds de front sur cent soixante-dix-huit pieds de profondeur (2) ; la maison, qui se composait de trois pièces, était en bois. Cette maison a été vendue le 27 mai 1823, à Jean-Marie Hupé, pour la somme de \$1,000, par Jean-Baptiste Langevin-Lacroix qui alla demeurer à Saint-Laurent (île de Montréal), où il est mort à

(1) M. F.-X. E. Langevin-Lacroix, auquel nous croyons devoir offrir ici nos félicitations pour le soin qu'il a apporté à recueillir tout ce qui se rapporte à sa famille, est un des descendants de celui-ci. Il serait à désirer que tous imitassent le bel exemple donné par M. Langevin-Lacroix.

(2) Ce terrain qui, dans le temps, avait le numéro 954 sur le cadastre, est maintenant occupé par les logements portant les numéros 52 et 54. La maison de M. Langevin a été démolie en 1823.

un âge très avancé, laissant un fils nommé Joseph. M. Pierre Ritchot, notaire, signa l'acte de vente.

Au début de la colonie, il fallait être doué d'un courage plus qu'ordinaire pour surmonter tous les obstacles. D'abord, les colons, après avoir laissé un des plus beaux pays, avait à subir toutes les rigueurs d'un climat très froid ; ensuite, il leur fallait de plus défricher des terres incultes, la cognée d'une main et le fusil de l'autre. Et ils sont nombreux ceux qui succombèrent, frappés par les maladies ou les balles des sauvages !

M. l'abbé Faillon nous fait le récit, dans son excellente histoire (1), d'une des nombreuses attaques des Iroquois contre les habitants de Montréal. Ce combat a dû avoir lieu aux environs des rues Lagauchetière et Campeau, dans les bois qui s'étendaient à cette époque à partir de la ferme Ste-Marie, placée près la place Dalhousie d'aujourd'hui. Nous lui laissons la parole :

"Le 6 mai 1662, cinquante de ces barbares, venus pour surprendre quelques uns des hommes de Sainte-Marie, se cachèrent dans les bois voisins et y restèrent tout ce jour, en attendant le moment de fondre sur ceux des travailleurs qu'ils pourraient trouver à l'écart. Par une protection visible du ciel, un prêtre du séminaire, accompagné de quelques serviteurs, avait rôdé tout ce jour dans le même bois, et tout proche de l'embuscade, sans être aperçu par les ennemis. Il est même à remarquer qu'ayant voulu allumer du feu, dont la fumée l'eût fait découvrir par les Iroquois, qui eussent pu s'approcher de lui et des siens sans être vus, la Providence voulut que le bois ne prit point feu, malgré toutes les tentatives qu'on fit pour l'allumer. Le soir de ce même jour, après que les hommes se furent retirés du travail pour retourner à Sainte-Marie, il arriva que trois de ces braves, Truteau, Roulier et Langevin, étaient encore au chantier où il ne restait plus qu'eux et un nommé Le Soldat, posté en sentinelle dans un méchant trou qui méritait à peine le nom de redoute. Ces trois hommes regagnant enfin eux-mêmes la maison, étaient arrivés près de cette redoute, lorsque tout à coup les cinquante Iroquois, restés cachés jusqu'alors à la distance d'une portée de fusil ou environ, se lèvent sans bruit et courent sur eux, afin de les prendre vivants pour les mener prisonniers dans leurs bourgades.

"Dans ce même moment, l'un des trois braves, levant la tête et les apercevant, s'écrie : "Aux armes ! voici les ennemis sur nous." Aussitôt chacun prend son fusil ; et la sentinelle, qui s'était endormie, réveillée par ce cri d'alarme, commence, au contraire, à prendre la fuite. Les Iroquois, se voyant déçus dans leur attente, font sur les nôtres une décharge à brûle-pourpoint ; mais les trois Français, sans avoir été atteints par cette grêle de balles, quittent aussitôt les champs où ils se trouvaient encore et courent à toutes jambes pour se jeter dans la redoute. Le sieur Truteau, d'une grande taille, très fort et d'un courage à toute épreuve, rencontrant la sentinelle qui fuyait, la fait entrer dans la redoute à coups de pieds et à coups de poing, lui reprochant son indigne lâcheté, et produit sur elle une si efficace impression, qu'il semble lui rendre le courage. Alors commence, d'une part, l'attaque la plus vive, et, de l'autre, la résistance la plus vigoureuse : les Iroquois faisant sur la redoute de furieuses décharges, et les assiégés répondant, de leur côté, avec une constance intrépide et toujours avec dommage pour les Iroquois qui, après avoir tiré sur la redoute deux ou trois cents coups de fusil, n'eurent d'autre avantage que d'avoir coupé en deux le fusil de Roulier.

"M. de Bélestre, entendant la fusillade, sort au plus vite de Sainte-Marie, avec tout ce qu'il peut y conduire d'hommes, pour dégager les assiégés ; et chemin faisant, il rencontre les travailleurs dont une partie fuyait et l'autre courait vers la redoute. Il arrête les fuyards, leur reproche une conduite si indigne des hommes de Sainte-Marie et les conduit tous avec lui au combat. Dès leur arrivée, ils commencent à répondre aux ennemis en faisant sur eux leurs décharges et en s'efforçant de les investir. Mais les Iroquois, s'apercevant qu'on allait leur couper le passage, s'enfuirent aus-

(1) *Histoire de la colonie française en Canada*, par l'abbé Faillon, tom. II, pp. 518-519 ; et *l'Histoire du Montréal de 1661 à 1662*.

sitôt dans les bois, emportant avec eux leurs blessés, dont l'un mourut peu après de ses blessures. Enfin, on tira tant de coups de part et d'autre dans cette action, qu'à Villemarie, en entendant ces furieuses décharges, on jugea que tous les hommes de ce poste avaient été pris ou tués. On y courut en toute hâte, et on fut merveilleusement surpris, en arrivant, de voir tout le contraire de ce qu'on avait craint."

G. Allouart

A suivre

PAR DROIT DE CONQUÊTE

Ce qu'il est, lui ?

Il est jeune, beau garçon, point niais, un peu timide, et surtout—oh ! surtout !—amoureux d'une gracieuse blonde, toute mignonne, toute rose, effarouchée comme une gazelle et jolie comme un bouquet de myosotis.

Il l'attendait, le soir, lorsqu'elle quittait son atelier, rue Sainte-C...., et que, de son petit pied léger, elle gagnait son modeste chez soi.

Elle allait droit devant elle, trotinant vivement sur le pavé, indifférente, en apparence, aux séduisantes tentations des beaux étalages des magasins qu'elle rencontrait, et, sans jamais tourner la tête, arrivait à sa porte, derrière laquelle elle disparaissait jusqu'au lendemain.

Lui suivait, marchant à quelques pas en arrière, les yeux fixés sur cette gracieuse enfant vêtue avec un goût qui, pour être simple, n'excluait pas une certaine élégance. Et cela sans que rien ne pût faire prévoir quel serait le dénouement de ce surnumérariat d'amour, qui lui faisait faire invariablement tous les soirs le pied de grue à la même place.

Aborder la jeune ouvrière ?... Il n'osait plus l'essayer, depuis deux ou trois tentatives vivement repoussées.

Un soir du mois d'août de l'année dernière, vers neuf heures, il se dirigeait, comme d'habitude, vers la rue Sainte-C...., et marchait, ruminant dans sa tête une idée, un plan, quelque chose enfin qui pût l'aider à mettre un terme à sa longue attente, lorsque tout à coup il s'arrêta, réfléchit quelques secondes, soudain, prit sa course et disparut à l'angle d'une rue.

Cinq minutes plus tard, il arrivait toujours courant, au point choisi pour sa faction ordinaire ; seulement, il n'était plus seul : il serrait précieusement sous son bras un élégant petit parapluie.

Pourquoi ce parapluie ? Le ciel était d'une sérénité parfaite, et pas le moindre nuage ne rompait cette harmonie azurée où s'allumaient des étoiles sans nombre. Et cependant, à en juger par la grimace de jubilation dont il se gratifiait, l'amoureux soupirant paraissait très satisfait de son emplette.

A coup sûr, il avait un plan. En effet, à partir de ce moment, il arrivait tous les soirs nanti de son parapluie, parapluie grand comme un mouchoir de poche, parapluie minuscule, parapluie ressemblant presque à un jouet, et tout au plus assez large pour abriter la tête.

* * *

Vers les derniers jours du mois d'août, après une journée tropicale, le parapluie et l'amoureux arrivaient, l'un portant l'autre, à six heures moins un quart, rue Sainte-C....

A six heures, la jeune fille apparaissait sur le seuil de la porte. Au même instant, quelques larges gouttes de pluie étoilaient le pavé, en dégageant cette buée écœurante et chaude, si lourde à respirer.

Le parapluie déploya sa petite envergure avec un frémissement de baleines et de soie plein de joyeuse humeur.

La jeune fille étrennait, ce soir-là, une toilette toute fraîche ; elle hésita donc en arrivant sur le seuil. Mais lorsqu'elle vit son inévitable poursuivant dissimulé sous la porte cochère de la maison

en face, elle eut un petit mouvement d'humeur, tempéré par un sentiment de coquetterie native qui chassa toute hésitation. Elle s'avança bravement dans la rue en rasant les murs et se garant de son mieux.

—Je vous assure, mademoiselle, qu'il y a de la place pour deux, sous mon parapluie.

—Merci, monsieur, mais je n'en ai nul besoin.

—Vous allez gêner votre jolie toilette et ce coquet petit chapeau qui vous sied si bien.

—Encore une fois, monsieur, il ne pleut presque pas.

Bien décidément, le dieu des amoureux s'était, ce soir-là, départi de sa neutralité habituelle : la jolie blonde n'avait pas fini de parler que les gouttes de pluie devinrent plus pressées et plus larges.

Il étendit son parapluie sur la tête de sa compagne, marchant à ses côtés, ne se préoccupant que de la garantir, sans se soucier, pour son propre compte, de l'ondée qu'il recevait directement sur les épaules.

—Merci, monsieur, mais votre parapluie est trop étroit pour deux ; gardez-le tout entier.

—Je vous l'abandonnerai plutôt, si vous ne ne voulez pas me permettre de vous accompagner.

—Mais, monsieur, vous n'y songez pas ?

—J'y songe beaucoup, au contraire ; je ne songe même qu'à cela... Allons, bon ! voilà la pluie qui redouble ! dit-il, en se rapprochant encore.

—C'est vrai, monsieur, et vous vous mouillez à cause de moi.

—C'est-à-dire que nous nous mouillons de compagnie, parce que vous ne voulez pas me permettre de me rapprocher de vous.

—Votre parapluie est si petit....

Et la distance qui les séparait diminuait encore.

—Vous devriez prendre mon bras, mademoiselle.

—Non, monsieur ; nous sommes très bien ainsi !...

Mais il est écrit au livre de la Destinée que la constance doit toujours être récompensée ; la pluie se mit à tomber fine, drue, serrée, et le joli couple, cheminant côte à côte sur le trottoir glissant, marchait difficilement.

—Je vous en prie, prenez mon bras, mademoiselle.

—Oh ! monsieur, je n'oserai jamais !...

—Mais, au même moment, soit nécessité, soit inadvertance, elle appuya l'extrémité de sa main rose sur le bras de son cavalier ; un instant plus tard, la main entière avait pris son point d'appui, et les deux amoureux, bien pelotonnés sous ce parapluie lilliputien, d'où s'échappait un murmure de voix entrecoupé de petits éclats de rire, marchaient lentement sous une large averse.

Lorsqu'ils arrivèrent chez la belle, il savait qu'elle se nommait Virginie, qu'elle était lingère, et qu'elle vivait chez une parente âgée, fort acariâtre.

De son côté, elle avait appris qu'il se nommait Eugène, qu'il était peintre d'enseignes, qu'il vivait seul et qu'il était très amoureux.

Des deux parts, la présentation était faite. Lui, parlait avec feu, serrant sous son bras la main tremblante de sa mignonne compagne. Elle, la tête basse, répétait quelquefois par des monosyllabes, comme pour ponctuer cette chanson amoureuse qui chantait à son oreille son plus doux *alleluia*.

La pluie cessait comme ils arrivaient à sa porte.

—Je vais être grondée par ma tante, et cela à cause de vous ! dit la jeune fille.

—Tant mieux ! car, grâce à cette gronderie, vous allez être obligée de penser à moi.

—Je n'ai pas besoin d'être....

—Plait-il ?

—Rien, monsieur, dit la jeune fille, qui s'était brusquement interrompue, et qui, maintenant, la tête basse, regardait à la dérobée son compagnon, devenu, lui aussi, tout à coup muet.

—Nous reverrons-nous, mademoiselle ?

—Je ne sais pas, monsieur.

—Je vous en supplie !

—Eh bien !... oui... mais vous vous procurerez un parapluie plus large ?

—Je vous le promets !

—Alors, à demain.

—A demain.

Et maintenant, si vous voulez savoir pourquoi j'ai attendu si longtemps pour vous raconter une histoire qui date d'une année, je vous répondrai que le dénouement s'est fait attendre jusqu'à présent.

Que voulez-vous ? faire un trousseau est une longue besogne, surtout lorsqu'on ne peut compter que sur soi-même pour le confectionner.

Pendant ce temps, le jeune homme économisait pour meubler un petit appartement qu'ils occupent depuis hier, car hier ils ont marché ensemble à l'autel.

Quelle gaieté ce jour-là !...

Le petit parapluie était de la fête. La demoiselle d'honneur—une brune qui a des yeux comme ça—le portait à la main. Elle espère que ce petit objet de taffetas lui portera bonheur.

X.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE, a eu lieu samedi, le 3 octobre dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	9,241....	\$50.00
2e prix	No.	12,983....	25.00
3e prix	No.	26,660....	15.00
4e prix	No.	2,073....	10.00
5e prix	No.	22,926....	5.00
6e prix	No.	7,928....	4.00
7e prix	No.	1,113....	3.00
8e prix	No.	2,151....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

40	4,447	11,703	18,729	24,606	32,850
57	4,505	11,756	19,145	24,823	34,731
86	4,839	12,352	20,396	24,936	34,960
315	5,901	12,538	20,548	26,136	36,234
838	5,979	12,638	20,741	27,867	36,518
1,177	6,447	12,948	21,853	27,948	36,849
1,361	8,431	13,004	22,352	28,423	37,360
2,421	9,103	13,424	23,101	28,703	37,402
2,442	9,574	14,669	23,271	28,891	38,556
2,517	10,419	15,087	23,614	29,393	38,592
3,588	10,430	16,618	23,725	30,534	38,800
3,665	10,437	16,685	23,937	32,247	39,116
3,718	10,995	16,945	24,454	32,399	39,226
3,931	10,996	17,070	24,492	32,678	39,288
4,074	11,256				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

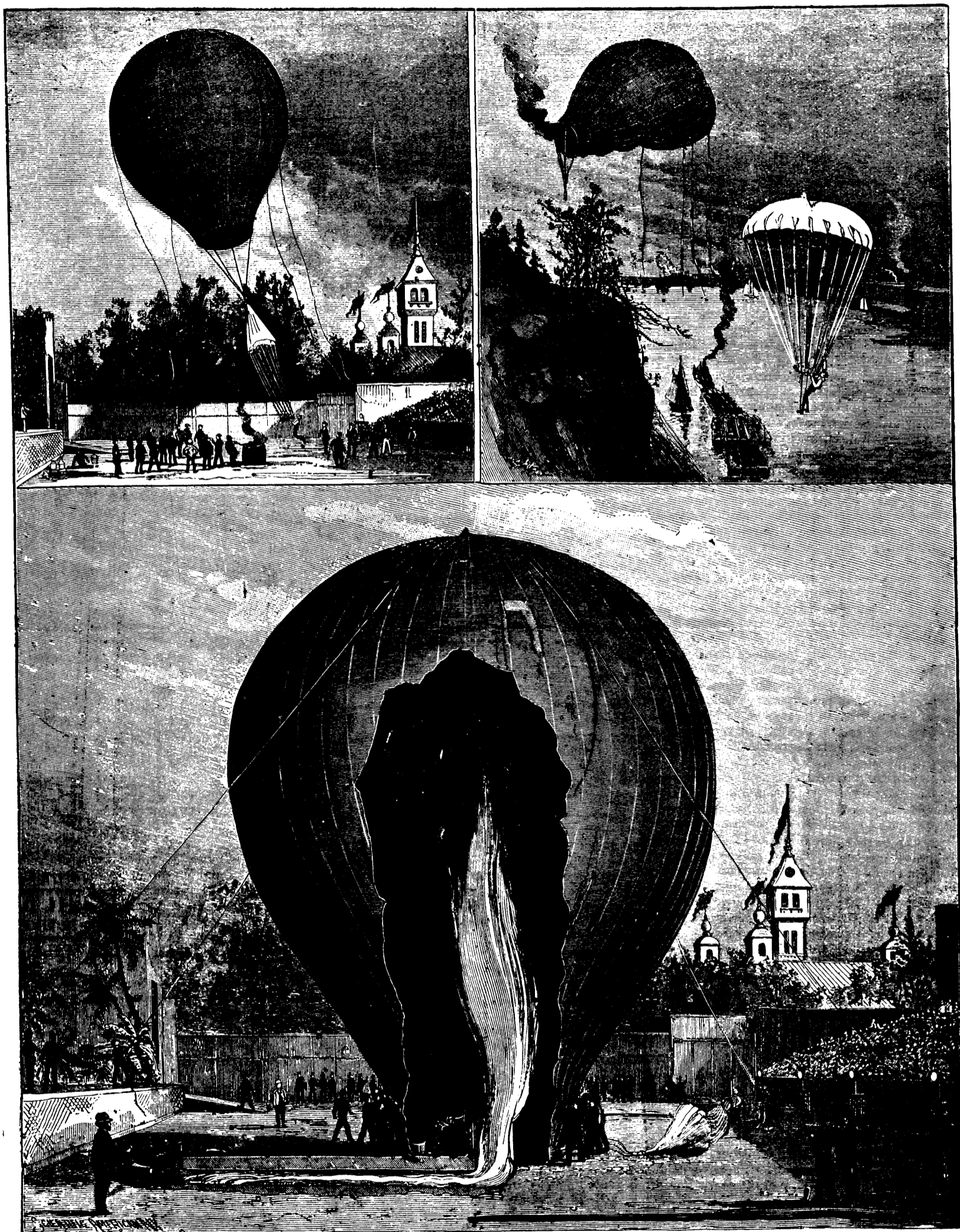
Moyen pour empêcher les verres de lampes de se casser.—Nous étions chez Lucie à passer la soirée. Crac !—Voilà un verre de lampe qui éclate, juste au moment où ma vieille tante venait de laisser sa pelisse pour entrer au salon.

Tout le monde la regarda, comme autant de points d'interrogation.—Elle se mit à sourire.

—C'est bien simple ce que vous désirez, dit-elle.

Mettez sur le feu une bassine contenant assez d'eau pour recevoir votre ou vos verres de lampe, et faites chauffer jusqu'à ébullition.

Retirez, les verres, essayez-les soigneusement et faites-les sécher à la chaleur, afin qu'ils n'aient plus aucune humidité au moment où vous les mettez sur les lampes.



L'ascension

La descente

ETATS-UNIS.—GONFLEMENT DES BALLONS A L'AIR CHAUD WEEKAWKEN, NEW-JERSEY



CANADA.—RUINE HISTORIQUE : MAISON OU A ÉTÉ SIGNÉE LA CAPITULATION DE MONTREAL (1760)



CANADA.—LE SQUARE SAINT-LOUIS, A MONTREAL

Photographie Laprès—Photogravure Armstrong

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

On eût dit un immense arbre de Noël élevé par la baguette magique d'une fée très puissante.

Ce tableau changeait d'aspect suivant les caprices de la lumière. Si tout à coup un nuage venait à passer sur le soleil, les arbres prenaient une teinte d'argent mat. De loin, on les eût pris pour de gigantesques aubépinés en fleurs ; puis bientôt ils se rallumaient peu à peu, brillant de tout l'éclat de leurs pierreries.

Bien que rien de cela ne fût nouveau pour eux, Alfred et Annie goûtaient ce spectacle comme s'ils l'eussent vu seulement pour la première fois. Cette journée de printemps égarée au milieu de l'hiver et succédant si rapidement à une journée de tempête les plongeait dans de subits attendrissements. Elle, après son indisposition des jours précédents, se sentait renaître à la vie. Ce beau soleil jetait dans le ciel bleu ces rayons de joie et d'espérance, lui faisait monter au cœur un flot de sève nouvelle, sous lequel il débordait. La présence d'Alfred à côté d'elle n'était pas pour peu dans cette effusion. Il avait été si bon, si attentif, si prévenant pour elle ces jours derniers, qu'elle regrettait presque de n'être plus malade. Elle le regardait d'un air attendri, vaguement ému, et des éclairs passaient sur ses yeux bleus comme les douces et tièdes caresses du zéphir sur la limpidité profonde d'un lac. Et lui, s'arrêtait à la contempler. La pitié, qu'il avait ressentie pour la malade se fondait peu à peu et à son insu, en un intérêt affectueux. Sous ce regard sympathique et qui semblait si bien encourager le sien, la jeune fille éprouvait une joie profonde, un tressaillement de tout son être, un élan à peine contenu. Lui, restait sous le charme du rayonnement amoureux, il se baignait dans ces effluves tièdes et embaumées, comme le printemps on se trempe voluptueusement dans un bain de soleil. Il y a de ces moments, où l'amant séparé de l'objet de son amour, croit le retrouver sous les traits d'une autre personne. Il répond aux sourires, aux regards de celle-ci, mais tout ce débordement de tendresse va à celle dont le nom et l'image remplissent son cœur. Alfred était dans un de ces moments. Il regardait Annie et songeait à Marguerite.

Ils allaient toujours sur la route solitaire. Bientôt ils arrivèrent sur les confins de la ville.

Les rues étaient mouvementées.

Profitant de cette belle après-midi, des mamans voituraient leurs bébés chaudement enveloppés de fourrures, dans des traîneaux minuscules ; les enfants s'ébattaient au milieu de la neige ou s'élançaient sur leurs traîneaux ; d'autres glissaient sur leurs patins et culbutaient ; d'autres avaient attelé des chiens à leurs véhicules et se faisaient ainsi voiturier par ces chevaux d'un nouveau genre qui partaient au trot en tirant la langue. De petits roquets les suivaient en faisant force gambades et en aboyant.

Alfred et Annie allaient le long des quais.

—Allons faire un tour sur la rivière, qu'en pensez-vous mademoiselle Annie.

—Je veux bien, mais je me voudrais pas abuser de votre bonté. Peut-être a-t-on besoin de vous à votre magasin ?

—Pas du tout, et si vous n'êtes pas fatiguée, nous allons voir les courses.

—Fatiguée, moi ! oh non ; je me sens si bien que, je crois, j'irais jusqu'au bout du monde.

Alfred se prit à rire :

—Nous n'irons pas si loin, mais nous allons encore faire du chemin.

—Certainement.

Un léger claquement de langue et une simple secousse imprimée aux rênes, activèrent l'allure du cheval qui, aussitôt, partit au grand trot.

Ils étaient maintenant sur la rivière même, toute couverte d'un large pont de glace. On eût dit une longue plaine toute plate, ou plutôt un plateau bordé à droite par les quais de la ville, et à gauche par une ligne de pins noircis par l'éloignement et dont le ruban se détachait vivement entre la blancheur de la neige et le bleu du ciel.

Du côté de la ville, des bateaux, rangés le long des quais, se dressaient curieusement sur la glace, comme pour mieux voir ce qui se passait autour d'eux. Leurs flancs arrondis s'élevaient comme des murailles de bastions surplombant les fossés, mais sans défenseurs ; leurs mâts se dressaient languissamment dans toute la tristesse de leur nudité ; les beauprés dormaient couchés sur le pont, comme étonnés de ne plus se sentir bercés par la vague houleuse.

De loin, on eût dit des cadavres de monstres marins échoués sur le rivage. Tout, en effet, y était bien mort. Seuls, parfois, on entendait de près, les cordages exhaler sous le souffle du vent, un murmure plaintif, comme une réminiscence ou un écho affaibli des voix puissantes de l'Océan.

Plus loin, on apercevait des bandes de gamins qui patinaient sur la glace, faisant des volutes, des spirales, des huit, des trois. Quelques-uns traçaient leurs initiales, avec leurs patins ; les plus habiles écrivaient leurs noms en entier, mais le plus grand nombre allait pêle-mêle au hasard, se heurtant, se bousculant, puis tombant les uns sur les autres dans une explosion de cris et de rires.

Annie reconnut son frère dans la foule et l'appela.

Il vint en faisant mille évolutions pour montrer son adresse, puis après avoir dit deux mots à sa sœur, il s'empressa de retourner auprès de ses compagnons.

—Cela ne vous donne-t-il pas envie de patiner, vous aussi ? fit Alfred.

—Oh ! non, pas aujourd'hui. Je n'y suis pas disposée, et puis on est si bien dans ce traîneau, ajouta-t-elle en regardant Alfred avec un sourire malicieux.

Il souriait aussi, et ils reprirent leur chemin. Bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau. Devant eux des hommes étaient à genoux au bord de trous étroits, perchés dans la glace, sur lesquels étaient concentrée toute leur attention.

Alfred héla l'un d'eux :

—Eh bien, père Patrick, la pêche est-elle bonne ?

—Oh ! il n'y a pas à se plaindre, dit l'homme sans détourner les yeux du trou sur lequel il était penché. Voyez.

Et en même temps il tirait de l'eau un éperlan de bonne taille, tout frétilant au bout de l'hameçon. D'un coup sec, il le fit tomber au milieu d'un tas d'autres poissons qui se débattaient contre la mort.

Puis il replongea tranquillement sa ligne dans le trou ; c'était un mètre de fil à peine, attaché au bout d'un bâton très court. Il regarda attentivement quelques secondes, releva vivement sa ligne en rejetant les épaules en arrière. Un nouvel éperlan était pris, puis un deuxième, un troisième. A peine la ligne était-elle jetée dans le trou qu'elle en sortait avec un éperlan, et le tas de poissons grossissait à vue d'œil.

—Comme les éperlans s'attrappent vite, dit Annie, ce doit être une pêche bien amusante.

—Oui, riposta Alfred, mais ce n'est pas un exercice très réchauffant. Voyez plutôt.

En effet, bien qu'ils fussent chaudement vêtus et qu'ils eussent aux mains des mitaines de laine, les pêcheurs étaient obligés parfois de se frapper les mains l'une contre l'autre, et même de se lever et de marcher pour réchauffer leurs membres engourdis par le froid.

—Mais il est grand temps de partir, continua Alfred ; si nous nous arrêtons comme cela, nous n'arriverons jamais à temps pour voir les courses.

On apercevait au loin un éparpillement de traîneaux, mais qui se mouvaient en tous sens sur la surface blanche de la rivière.

A mesure qu'ils approchaient, Annie et Alfred

les distinguaient mieux. Bientôt les véhicules se mirent à courir dans une même direction et se rassemblèrent autour d'un drapeau rouge qui servait de point de ralliement. Deux chevaux attelés chacun à un *sulky* attendaient le signal du départ pour s'élaner à fond de train dans la direction d'un autre drapeau que l'on entrevoyait là-bas et qui marquait le terme de la course.

Des traîneaux de tout genre se pressaient autour du *starter* et les commentaires allaient leur train. Tout à coup, il y eut un ébranlement général : la course était commencée.

Les deux *sulkies* étaient partis et derrière eux, la masse des véhicules s'égrena en un long chapelet. Ce furent alors des piétinements de chevaux, un long glissement sur la glace, un tintinnablement de grelots, des cris légers, des visages anxieux, des regards tournés vers le but. Ce ne fut que l'affaire de quelques minutes ; puis les traîneaux se rassemblèrent autour du point d'arrivée.

—Qui a gagné ? entendait-on dire de tous les côtés.

Les questions et les réponses se croisaient en tous sens.

—Bonjour Alfred !

Au son de cette voix bien connue Alfred se retourna soudain. Il eut comme un éblouissement.

C'étaient Henri et Marguerite, assis l'un près de l'autre en traîneau, et si enveloppés de fourrures qu'ils étaient presque méconnaissables. Lui, avait sur les lèvres un sourire plein d'un contentement ironique. Elle, paraissait comme surprise et presque fâchée.

Alfred sentait qu'il se troublait. Pour se donner une contenance, il salua et s'empressa de s'éloigner.

Son trouble n'échappa pas à sa compagne.

Sa belle humeur de tout à l'heure s'était éclip­sée. Quoi qu'il fit il ne pouvait sauver les apparences ; tout le long de la route il fut maussade, triste même.

Annie comprit de suite cette tristesse. Au serrement de cœur qu'elle sentit dans sa poitrine, elle se rendit bien compte, pour la première fois sans doute, qu'elle aimait Alfred et que son amour était sans espoir.

VII

AVEUX ET BONHEUR

Depuis quelques jours, Alfred était triste, particulièrement ce matin-là. Il errait dans son magasin désert, jetant un coup d'œil distraité sur les pièces d'étoffes dépliées sur les comptoirs et que deux commis étaient en train de plier.

L'un d'eux disait tout bas à l'autre :

—Qu'a-t-il donc le patron, depuis quelques jours ? Un garçon si gai d'ordinaire !... C'est étrange ! Peut-être les affaires. Il est vrai qu'aujourd'hui, on ne peut pas en espérer de très bonnes ; mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

—Je soupçonne, répondit l'autre, qu'il y a autre chose que les affaires.

—Quoi donc ? fit le premier, d'un air étonné.

—Eh ! parbleu, une question d'amour. N'est-ce pas de son âge et du nôtre. Ne savons-nous pas ce que c'est, nous aussi ?

—Oui, un peu.

—Vous me faites penser que je l'ai rencontré souvent avec Mlle Annie Barley ; il l'accompagne même à l'église. On en parle assez dans la ville. Il est probable qu'il y a quelques bâtons dans les roues du char de l'amour.

—C'est dommage, car c'est un gentil garçon, et certainement Mlle Annie trouvera difficilement un aussi bon parti.

Alfred s'était arrêté devant la devanture du magasin. A travers les vitres couvertes d'une buée épaisse, il apercevait une neige fine et drue que le vent faisait tourbillonner dans l'air.

Le ciel blanc et brumeux, aux profondeurs indécises, avait l'aspect d'une immense salle de bains où les objets perdent leurs contours dans l'épaisseur de la vapeur.

Louis Tessier

A suivre



Le valet s'approcha du Français, s'agenouilla à côté de lui et lui fit respirer des sels violents.—Page 379, col. 3

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 10 OCTOBRE 1891

CARMEN

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Le petit cortège s'avancait avec lenteur dans la ruelle.

Tout à coup, le domestique blanc qui formait l'avant garde et marchait en éclaireur poussa un cri d'effroi et recula de deux ou trois pas. A la lueur vacillante des torches, il venait d'apercevoir le corps du Français et celui du colonel étendus l'un à côté de l'autre dans la poussière ensanglantée.

La terreur est communicative.

Les nègres, qui n'avaient rien vu, répondirent au cri de l'éclaireur par une exclamation bien plus prononcée que la sienne.

Il avait reculé de trois pas ; ils reculèrent de six.

La jeune fille se souleva sur son coude et demanda :

"Qu'y a-t-il donc ?..."

Les nègres gardant le silence, elle répéta sa question d'une voix plus haute, en ajoutant :

"Pablo, répondez-moi, qu'y a-t-il ?"

Le domestique blanc s'approcha de la litière.

"Senorina, dit-il, il y a deux cadavres en travers de la rue.... deux hommes.... dans une mare de sang."

Le visage de la jeune fille se contracta :

"Oh ! mon Dieu.... balbutia-t-elle, les malheureux ! Assurez vous si ces hommes sont bien réellement morts, Pablo.... peut-être serait-il possible, avec des soins, de les rappeler à la vie."

Le valet obéit.

Accompagné de l'un des nègres porte-torches, il s'approcha des deux corps inanimés et les examina l'un après l'autre avec le plus grand soin.

Au bout de quelques minutes, il revint près de sa maîtresse et lui dit :

"Senorina, l'un d'eux a tout au travers de la poitrine un coup d'épée qui a dû le tuer sans lui laisser seulement le temps de recommander son âme à son saint patron. Je ne crois pas, du reste, que sa mort soit un bien regrettable accident,—c'était un grand gaillard de vilaine mine !... — Les doigts se sont roidis sur la poignée d'une rapière qui mesure au moins quatre pieds de long... — une arme de bandit ! C'est un coquin de moins, à ce que j'imagine...."

—Mais l'autre ?

—L'autre n'est qu'évanoui.... je ne lui vois

aucune blessure.... Je suppose qu'il aura reçu, étant pris en traître, un coup de plat d'épée sur la tête.... la paille du fond de son chapeau est comme broyée, tachetée de gouttelettes de sang.

—A-t-il aussi la mine d'un bandit, celui-là, Pablo ?....

—Tout au contraire, señorina.... c'est un beau jeune homme de figure avenante.... Je le crois étranger et de bonne maison.... Il porte à l'un des doigts de sa main gauche une bague avec un blason.... Sa petite épée n'est pas sortie du fourreau.... Si je ne me trompe, señorina, ce pauvre jeune homme aura été attaqué à l'improviste, par derrière.... Je croirais volontiers que le grand gaillard de mauvaise mine fut l'agresseur.... Seulement je ne sais comment expliquer la mort du bandit, car très certainement il n'a pas été frappé par le jeune homme....

—Eh ! qu'importe tout cela ? s'écria vivement la jeune fille ; nous ne devons maintenant songer qu'à une chose, c'est secourir la victime....

—Oserais-je vous demander, señorina, si vous avez sur vous quelque flacon de sels et s'il vous conviendrait de me le confier ?....

—Oui... oui... j'ai un flacon... le voici...."

Le valet s'approcha du Français, s'agenouilla à côté de lui et lui fit respirer les sels violents contenus dans le flacon.

Le jeune homme donna quelques faibles signes de vie, ses paupières s'entr'ouvrirent, sa tête se souleva ; mais, presque aussitôt, ses yeux se refermèrent et sa tête retomba en arrière.

"Senorina, dit le valet, qui n'était point abso-

lument étranger à la science médicale, les sels sont insuffisants... l'ébranlement du cerveau a dû être terrible... je crois bien qu'il faudrait une saignée....

—Etes-vous capable de la pratiquer, Pablo?...

—Sans aucun doute, *senorina*... mais je n'ai ici aucune des choses qui me seraient nécessaires, ni lancette... ni bandelettes... rien....

—Alors il faut, sans perdre une minute, porter ce jeune homme à la maison de mon père, reprit la jeune fille; dites aux nègres de se baisser, je vais descendre et vous mettez ce malheureux à ma place dans le palanquin....

—Mais, vous, *senorina*?...

—Oh! moi je marcherai jusque là....

—Cependant....

—Pas un mot de plus... interrompit la jolie Havanaise, pas une objection... et faites vite... nous n'avons déjà que trop attendu....

Sur un signe du domestique blanc, les esclaves noirs courbèrent aussitôt leurs robustes épaules.

La jeune fille s'élança de la litière avec la légèreté gracieuse d'une péri déployant une taille irréprochablement charmante et digne en tout point de la beauté de son visage.

Elle voulut faire quelques pas en avant pour se rapprocher du blessé que deux des valets soulevaient déjà avec précaution, mais sans doute elle avait compté un peu plus qu'il ne fallait sur son courage et sur sa résolution, car elle devint toute pâle et elle chancela en voyant le hideux visage du Mexicain, visage souillé de sang et auquel les lèvres largement ouvertes sur les yeux fixes et sans regard donnaient une effroyable expression.

La mort avait ajouté son étrange horreur à cette figure si naturellement effrayante!....

Pour ne pas s'évanouir dans son premier moment d'épouvante, la Havanaise fut obligée de se cramponner d'une main à l'un des montants de la litière. Cependant, au bout de quelques secondes, elle domina cette émotion de terreur et de dégoût et elle reprit son empire sur elle-même, mais elle eut soin de ne plus tourner la tête du côté de cette flaque sanglante, au milieu de laquelle gisait le cadavre de Ramirez.

Le quart d'une minute suffit aux valets pour apporter le corps toujours inanimé du Français et pour l'étendre sur les coussins moelleux et parfumés du palanquin.

Le petit cortège se remit alors en marche.

En passant à côté du Mexicain, la jeune fille frissonnante ferma les yeux et fit à trois reprises le signe de la croix.

Le domestique blanc et les quatre esclaves murmurèrent à demi voix :

—*De profundis clamavi ad te Domine... — Domine, exaudi deprecationem meam...*

Au moment où la litière et son escorte venaient de quitter la rue, pour tourner à gauche dans la Caia de l'Obispo, Carmen et Moralès sortirent du zagal d'où il leur avait été possible de voir dans tous ses détails la scène que nous venons de raconter.

—Eh! bien, fit le borgne avec un sourire grimacé dans lequel, en plein jour, il eût été facile de découvrir une forte dose d'ironie, —eh! bien, ma sœur, te voilà tranquille désormais sur le compte de ton protégé... Je te garantis que les soins ne lui manqueront point, et t'ajouterais qu'ils seront prodigués par une jolie garde-malade."

Carmen, la tête baissée, resta muette.

—Eh! mais, reprit Moralès, est-ce que par hasard cette jeune fille n'aurait pas eu le bonheur de te plaire? franchement, dans ce cas, tu serais difficile! Voyons, comment la trouves-tu?...

—Très belle... dit Carmen laconiquement.

—Et non moins riche que belle, sans doute?... continua le borgne avec un accent railleur qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher. A propos, ma sœur, tu ne sais pas?...

—Quoi donc?...

—Je ne serais pas étonné que, d'ici à pas bien longtemps, ton protégé fit brûler des cierges et célébrer des messes pour le repos de l'âme du Mexicain... J'imagine que ce pauvre diable de colonel vient de lui rendre un bien grand service....

—En cherchant à l'assassiner?

—Précisément.

—Je ne te comprends pas, Moralès.

—Je suis cependant clair comme de l'eau de roche... Voilà un beau jeune homme blessé (par conséquent tout à fait intéressant) introduit dans la maison d'une belle jeune fille, qui prendra sans aucun doute au sérieux le joli rôle d'ange sauveur. Que doit-il résulter de cette situation?...

—Le sais-je?...

—Si tu ne le sais pas, moi je le devine. Le beau jeune homme et la belle jeune fille vont tout naturellement s'éprendre l'un pour l'autre d'une passion vive et charmante; ils aplaniront les difficultés, s'il en existe; triompheront des obstacles s'il s'en présente, et voilà un assassinat qui se terminera par un mariage....

Carmen garda le silence et se contenta de secouer la tête.

—Pourquoi ne me réponds-tu pas? demanda Moralès.

—Je n'ai rien à te dire.

—On pourrait croire que les riants tableaux que je viens de dérouler sous tes yeux ne sont point de ton goût!....

—Tu es fou, Moralès, et tu es méchant!....

—Méchant!.... moi?... Est-ce donc parce que je me plais à prédire à ton protégé un avenir de bonheur?... Tu devrais te réjouir, ce me semble, puisque ce jeune homme t'intéresse, car enfin sa félicité sans bornes, son mariage, sa fortune, il te devra tout cela! tu es en réalité l'unique cause de sa querelle avec le Mexicain! Or, sans cette querelle, Ramirez n'aurait point pensé à assassiner le Français, et je n'aurais point tué Ramirez... Eh! bien, ma pauvre sœur, le monde est tellement ingrat qu'on ne songera même pas, j'en suis sûr, à nous inviter aux fêtes du mariage... et, si nous avions l'imprudence de nous y présenter sans invitation, on nous ferait jeter à la porte bel et bien, tout descendants du roi Boabdij que nous soyons!....

Pendant ce dialogue, ou plutôt pendant le long monologue de Moralès, le frère et la sœur avaient suivi à distance la litière sur laquelle on emportait le jeune Français.

Après un quart d'heure de marche dans la Caia de l'Obispo, cette litière et son escorte s'arrêtèrent devant une grille que couvraient de leur feuillage épais des arbres plus que séculaires. Le domestique blanc tira de l'une de ses poches une grosse clef avec laquelle il ouvrit.

La jeune fille, le palanquin, les porte-torches franchirent le seuil. On entendit le bruit de la lourde grille qui grinçait en se refermant, puis tout disparut, et la Caia de l'Obispo se retrouva plongée dans une obscurité relative, car en 1770 les rues de la Havane n'étaient éclairées que par le céleste réverbère qu'on appelait la lune.

Moralès avait fait halte avec sa sœur sous l'auvent d'une porte, au moment où le petit cortège s'arrêtait, et il s'occupait consciencieusement à rouler entre ses doigts une cigarette aussi mince que les cordes de sa guitare.

—Avançons encore, dit Carmen.

—A quoi bon? demanda le borgne.

—Je tiens bien à voir l'entrée de la maison, afin d'être bien sûre de la retrouver en plein jour.

—Dans ce cas, je t'engage à t'épargner des pas inutiles....

—Que veux-tu dire?

—Je veux dire que je connais la maison, et de plus que je sais à qui elle appartient.

—Ah! murmura Carmen, tu sais cela, mon frère?...

—Parfaitement... la maison en question, l'une des plus belles, si ce n'est la plus belle de la Caia de l'Obispo, est la propriété de l'un de nos compatriotes, un armateur espagnol immensément riche, don José Rovero... Ce don José n'est plus jeune, il est veuf, il n'a qu'une fille, la *senora Annunziata*... J'avais entendu parler de cette Annunziata comme de la perle de la Havane... Je sais maintenant que le bruit public n'exagérât rien en la proclamant une merveille, et tu le sais aussi, ma sœur, car c'est elle, sans aucun doute, que nous avons vue tout à l'heure....

Pendant quelques secondes Carmen s'absorba dans une rêverie muette et profonde.

Moralès fumait sa cigarette avec une régularité et une impassibilité remarquables.

La jeune fille releva la tête.

—Et tu dis que ce don José Rovero est très-riche? demanda-t-elle.

—Peut-être serait-il embarrassé lui-même de faire l'addition des chiffres de sa fortune, répondit Moralès, il possède des plantations et des sucreries sur tous les points de l'île!.... Chacun de ses navires, et il en a dix, constituerait à lui seul une fortune!.... Quant à ses esclaves, je n'en parle pas, ils formeraient une armée si on les réunissait tous!....

—Et... murmura Carmen, pour tant de richesses une seule héritière!....

—Mon Dieu! oui!.... La *senorina Annunziata*, je te le répète, est fille unique! Tu vois ma sœur, que celui qui l'épousera n'aura pas fait un mauvais rêve....

—Est-ce juste cela? s'écria-t-elle avec une profonde amertume. De quel nom l'appeler, cet absurde hasard qui prodigue toute à l'une et qui refuse tout à l'autre?... Je suis jeune, je suis belle, j'ai dans les veines un sang illustre, et pourtant il me faut chanter, danser, tendre la main à l'aumône de quelques réaux, tandis que cette enfant qui ne vaut pas plus que moi s'endort chaque soir sur un oreiller bourré de millions!.... Elle est honorée, cette Annunziata, elle est adulée, elle est adorée!.... On n'admire aussi, moi, parce qu'on ne saurait faire autrement, mais cette admiration même est méprisante et flétrissante, et le premier goujat qui passe s'arroge le droit de m'offrir une poignée d'or pour un baiser!.... Cette inégalité m'irrite et me blesse! entends-tu, Moralès! Je me révolte à la fin, et je prétends que tout est permis, que tout est légitime, à qui se trouve en bas et veut monter en haut!....

Le borgne se mit à rire.

—Caramba! dit-il ensuite, te voilà complètement dans mes principes... Comme toi, je suis d'avis qu'il faut être riche, et qu'il est légitime et permis d'aller chercher la fortune partout où elle se trouve, même dans les poches de son prochain."

Carmen haussa les épaules avec dégoût.

—Ah! murmura-elle d'une voix brève et pleine de dédain, ne te compare point à moi, mon frère!

—Pourquoi cela, s'il te plaît?

—Je suis une ambitieuse, et tu n'es qu'un bandit!

—Je ne veux pas te contredire, mais peut-être le bandit arrivera-t-il plus vite et plus haut que l'ambitieuse!....

—Je crois, en effet, répliqua Carmen, je crois que tu finiras dans une position élevée, car la potence te réclame....

—Merci de la prédilection!

—Il ne tient qu'à toi de la faire mentir, mais j'ai bien peur qu'il n'en soit rien....

La nuit était calme et magnifique. Rien ne troublait le profond silence des rues désertes, si ce n'est l'aboiement rauque et strident des chiens errants, les glapissements lointains des coyotes disséminés dans les campagnes voisines, et le vol lourd des *coucarachas* dont les ailes produisaient un bruit presque semblable à celui d'une crécelle.

Le marteau de l'église *del Trinidad* frappa trois coups sur le bronze sonore de l'horloge.

Les clochers de plusieurs couvents répétèrent cette sonnerie.

—Déjà trois heures du matin! murmura Moralès. Ne te semble-t-il pas, ma sœur, qu'il serait grandement temps de regagner notre logis?...

—Allons," répondit la jeune fille.

Moralès et Carmen revinrent sur leurs pas, sortirent de la ville, traversèrent la promenade du Passé, et non loin de la *puerta de Tierra*, arrivèrent auprès d'une petite maison basse, bâtie en pisé et couverte en roseaux que maintenaient des lattes minces et longues clouées de distance en distance sur le toit légèrement incliné.

Cette maison, nous devrions dire cette cabane, s'élevait au milieu d'un enclos planté d'arbres et qui constituait jadis un jardin, mais, depuis plusieurs années, cet enclos restait inculte et complètement livré à lui-même, de telle sorte qu'il avait été envahi dans toute son étendue par des plantes parasites de la plus belle venue et par des broussailles épineuses qui le métamorphosait en un fourré inextricable où de nombreux couples de serpents élevaient en paix leurs couvées.

Un étroit sentier, tracé à coups de hache dans ce dangereux fouillis, permettait d'arriver jusqu'à la porte d'entrée.

Cette porte ne se fermait point à clef. Les habitants de cette misérable demeure supposaient, et non sans raison, que rien dans leur cabane n'était de nature à exciter la convoitise des voleurs.

Moralès appuya son doigt sur un ressort à peine caché mettant en mouvement le pêne de la serrure. La porte s'ouvrit.

Le borgne battit le briquet et alluma une chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille noire et trapue.

L'intérieur de la maison se composait de deux pièces qui n'étaient ni planchées, ni plafonnées. On marchait sur la terre battue. On voyait au-dessus de sa tête les poutrelles de la charpente et les roseaux de la toiture.

La pièce dans laquelle on entrait d'abord servait de domicile à Moralès. Carmen occupait la chambre du fond.

Le mobilier n'exigera qu'une bien sommaire description.

Chaque pièce renfermait un lit, une petite table et un équipal, sorte de tabouret fait de roseaux et de cuir. Dans la première chambre se voyait un chaudron suspendu à une crémaillère en mauvais état, et, sur une planche, trois ou quatre assiettes, deux couteaux deux fourchettes de fer et deux verres.

La pièce occupée par Carmen offrait aux regards le seul objet de luxe de la maison, et quel luxe ! Nous voulons parler d'un petit miroir, haut de six pouces et large de quatre, suspendu à la muraille auprès du lit.

On trouvait en outre dans cette chambre une malle sans cadenas, et, sur la petite table dont nous avons signalé la présence, une grande cruche servant d'aiguillère et une large terrine de grès. Cruche et terrine composaient tout l'arsenal de toilette de la jeune fille.

Les moindres détails de cet intérieur dénotaient, ainsi qu'on vient de le voir, non seulement la pauvreté, mais encore la misère la plus complète et la plus sordide.

Moralès (qui semblait extrêmement désireux de se trouver seul dans la moitié du logis commun constituant son domicile) tendit à Carmen le bougeoir composé d'une chandelle enfoncée dans le goulot d'une bouteille.

" Bonne nuit, ma sœur, dit-il à la jeune fille avec la grimace qui lui servait de sourire, tâche de rêver qu'un hidalgo riche comme un roi te demande en mariage, que tu l'épouses et que tu t'éveilles grande dame..."

— Merci, mon frère, répondit Carmen, tâche de rêver que tu n'es pas pendu et que tu te réveilles honnête homme..."

Après cette réplique, la baladine franchit le seuil de sa chambre dont elle repoussa la porte, et Moralès l'entendit tirer un verrou à l'intérieur.

Le musicien, resté dans la solitude et l'obscurité, battit de nouveau le briquet et alluma une petite lanterne sourde, destinée sans doute à jouer de temps en temps son rôle en de certaines expéditions nocturnes et hasardeuses.

A la faible lueur de cette lanterne il se débarrassa des deux boudoirs qui soutenaient l'un sa rapière et l'autre sa guitare ; il quitta son large sombrero et il dénoua le bandeau noir qui cachait son œil absent.

O miracle ! Cet œil existait sous le bandeau trompeur ! Il existait, brillant, sournois, astucieux, enfin n'ayant quoi que ce soit à envier, comme laid et comme vivacité, à son frère jumeau !

Le morceau de soie qui faisait de Moralès un musicien borgne était tout simplement un travestissement des plus simples, et d'un excellent effet, car, une fois déposé de cet accessoire, le gitano devenait méconnaissable.

Aussitôt redevenu lui-même, Moralès tira de ses poches les résultats opulents de la recette effectuée dans la maison de jeu, et ceux de son double pillage. Nous voulons parler des rouleaux d'onces récoltés dans le mouchoir du Français, et de la bourse pleine d'or conquise sur le cadavre du Mexicain.

D'une main que la fièvre de la cupidité rendait tremblante, il défit un à un les rouleaux, il vida

la bourse, puis il se mit à disposer les pièces d'or en piles égales ; onces, quadruples, piastres, doublons, s'étalèrent en bon ordre, lançant des flammes fauves et rutilantes.

Tout à côté s'alignaient les piles plus modestes de réaux et de médios.

Lorsque Moralès eut supputé le total de cette richesse, il eut grand-peine à contenir une expression de joie. Ce total dépassait le chiffre de douze mille livres !...

" Caramba ! se dit-il à lui-même d'un air triomphant, ma sœur rêve la fortune, mais moi je la trouve !..."

Il quitta tout radieux l'équipal sur lequel il s'était assis pour compter son trésor ; il se dirigea vers le fond de la chambre et souleva sans bruit le bois de lit grossier qui ne supportait qu'une paille et un traversin, bourrés tous les deux de paille de riz.

L'un des pieds de ce bois de lit reposait sur une large pierre plate paraissant scellée profondément dans la terre battue. Moralès glissa la pointe de son couteau entre le sol durci et cette pierre qu'il écarta sans difficulté, découvrant ainsi un trou carré, large d'un pied et profond de deux, vers lequel il inclina sa lanterne. Des reflets métalliques s'en échappèrent aussitôt. L'excavation contenait une invraisemblable quantité de pièces d'or et d'argent.

Moralès, après avoir mis à part quelques piastres et quelques réaux destinés à subvenir aux dépenses courantes et aux nécessités de la vie, joignit ses nouvelles richesses aux richesses entassées déjà. La pierre plate referma ensuite l'orifice du trou ; le bois de lit reprit sa place sur la pierre plate, et le bandit musicien éteignit sa lanterne et se jeta sur le lit, où il ne tarda point à s'endormir de ce profond sommeil qu'on est convenu d'appeler le sommeil de l'innocence !

Quittons, si vous le voulez bien, le compartiment du frère et pénétrons dans la chambre de la sœur.

Nous allons véritablement faire connaissance avec Carmen et la voir pour la première fois, car son visage, à demi voilé jusqu'à ce moment, est resté pour nous un mystère.

La jeune fille avait enfin dépouillé cette mantille de dentelle épaisse dont elle se servait comme d'un masque à peine transparent. Les nattes épaisses de ses immenses cheveux, au lieu de tomber sur ses épaules, s'enroulaient autour de sa tête ainsi qu'un diadème de velours, et c'était bien un diadème en effet qu'il fallait à cette beauté d'autant plus souveraine qu'elle offrait je ne sais quoi d'étrange, d'impérieux, de fascinateur, si nous osons nous servir de cette expression prétentieuse.

Sous un front petit comme celui des statues grecques et d'une incomparable perfection, se dessinaient nettement des sourcils d'un noir violent et d'une régularité inouïe. Sous ces arcs irréprochables étincelaient des yeux noirs, trop grands peut-être, dont les profondes prunelles semblaient tout à la fois veloutées et chatoyantes. Le nez rappelait la race mauresque dans toute sa pureté par sa forme légèrement aquiline et par ses narines mobiles qui devaient se dilater dans la colère et dans la passion.

Nous avons parlé déjà de la pourpre éclatante des lèvres qui tranchaient vivement sur la blancheur mate et dorée de tout le visage.

Telle était Carmen....

Dans le légitime orgueil de sa prestigieuse beauté, la jeune fille avait raison d'espérer, elle avait le droit de compter sur l'avenir, elle pouvait arriver à tout et franchir les degrés qui conduisent aux sommets du monde.... Pour peu que le hasard lui vint en aide, tout était possible.... Nous disons plus, tout était probable....

Il fallait courber le genou devant elle et la saluer reine !....

La baladine, debout auprès de la petite table qui supportait l'humble luminaire que nous avons décrit, tenait dans ses mains un objet qu'elle venait de retirer de son sein et qu'elle examinait avec une curiosité dévorante.

C'était le petit portefeuille tombé de la poche du Français.

Ce portefeuille avait la forme d'un mince et

étroit volume relié en maroquin rouge et garni de trois fermoirs en argent.

Sur le plat se voyait un écusson gaufré, portant une épée d'argent en champ de gueules, et timbré d'un casque de chevalier. Pour supports deux sirènes de carnation.

La jeune fille approcha de ses narines mobiles et nacrées ce joli carnet et respira pendant quelques secondes le parfum faible et doux qui s'en échappait.

Elle fit jouer ensuite les fermoirs et ouvrit le portefeuille.

Comme tous ses pareils il contenait deux poches et en outre un étroit cahier de papier destiné à prendre des notes.

Ce cahier était vierge de toute annotation, sauf la première page sur laquelle on pouvait lire ces mots écrits d'une longue et roide écriture, véritable écriture de gentilhomme :

TANCRÈDE DE NAJAC

Toulon.—Septembre 1769.

" Il s'appelle Tancrède de Najac ! murmura Carmen, il est noble ! "

Elle savait désormais le nom de son protégé, comme disait Moralès, mais ce n'était pas assez.

Elle procéda à l'exploration des deux poches du portefeuille.

Celle qu'elle visita d'abord renfermait une commission d'enseigne de vaisseau le *Foudroyant*, au nom du chevalier de Najac, commission signée par le ministre de la marine et contresignée par le vice-amiral comte de Tréville.

" Il est officier ! pensa la jeune fille, un enseigne devient capitaine de vaisseau, un capitaine devient amiral, un amiral devient ministre ! "

Puis elle continua ses recherches.

De la seconde poche tombèrent trois petits papiers, soigneusement pliés et qui semblaient contenir quelque chose.

Chacun de ces papiers portait un nom tracé à la plume, sorte d'étiquette apposée sur un contenu mystérieux.

Voici ces noms : *Diane, Sylvandire, Marinette*.

" Que signifie cela ? " se demanda Carmen.

Elle déplia les petits papiers et elle sourit en apercevant trois mèches de cheveux soyeux, les premiers d'un noir éclatant, les seconds du brun le plus riche, les troisièmes d'un blond cendré.

Les cheveux noirs appartenaient à *Diane*. Les bruns, à *Sylvandire*. Les blonds, à *Marinette*.

" Il est volage ! se dit la jeune fille, mais n'est-il point des chaînes si fortes que l'inconstance ne peut les rompre ? "

Un regard jeté par elle au petit miroir qui lui renvoya sa radieuse image répondit triomphalement à cette question.

Carmen replaça dans leurs enveloppes ces pauvres mèches de cheveux, gages de tendresses éphémères et de passions bien vite oubliées.

Elle remit chaque chose à sa place, elle referma le portefeuille ; puis elle acheva rapidement sa toilette de nuit et elle se laissa tomber sur son lit qui n'était ni plus luxueux ni plus confortable que celui de Moralès.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone, Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

FRAIS ET VIGOUREUX

Par une belle matinée et sur une belle route, qu'y a-t-il de plus fortifiant qu'une promenade en bicyclette? Mais lorsqu'il s'agit d'un concours de courses, la suggestion de M. George Phillips, secrétaire du Leinster Cycling Club de Dublin, Irlande est de circonstance: "J'ai trouvé dans l'huile de St-Jacob un remède précieux contre les efforts et les entorses, et plusieurs membres du club partagent ma manière de voir. On devrait se mettre cela dans la tête."

UNE PREUVE INDISPUTABLE

Les recherches approfondies de la science ont établi d'une manière éclatante la supériorité du Quinquina sur tous les autres médicaments employés comme reconstituants et fébrifuges. Il a opéré des cures tellement merveilleuses, qu'il a convaincu même les plus incrédules. Rien d'étonnant alors à ce que le Vin au Quinquina du Dr Ed. Morin obtienne un si vif succès, car il combat les maladies de langueur, l'épuisement, les maux de tête, les convalescences lentes, etc. Enfin c'est un préventif puissant contre toutes les fièvres.

En vente dans toutes les pharmacies

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

D. J. LABONTE
CHIRURGIEN-DENTISTE
258, RUE ST-LAURENT
Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

B. CHALIFOUX
ARTISTE-PHOTOGRAPHE
Spécialité pour vue agrandies, agrandis dans toutes les dimensions.
S'adresser: 437, Lagauchetière, Montréal.

A. BONNIN & G. MANN
Ingénieurs Civils et Architectes
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

BAUME NASAL
NE FAILLIT JAMAIS GUÉRIT LE RHUME DE CERVEAU ET LE CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
Soulage à l'instant. Guérit pour toujours. Infaillible.
Plusieurs solides maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez assés à temps. un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (60c. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE
du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les milliers de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hopital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. Si il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Francos par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLIETTE, P. Q.

OXYR Guérit les nerfs et le cerveau; c'est-à-dire le siège des principales maladies: La dyspepsie, la consomption, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE, 1530, rue St-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montréal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements
Votre tout dévoué,
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMPLOYEZ LES EXTRAITS

"Crown Brand"
Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ
ARCHITECTE
MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal
Téléphone Bell: 6930

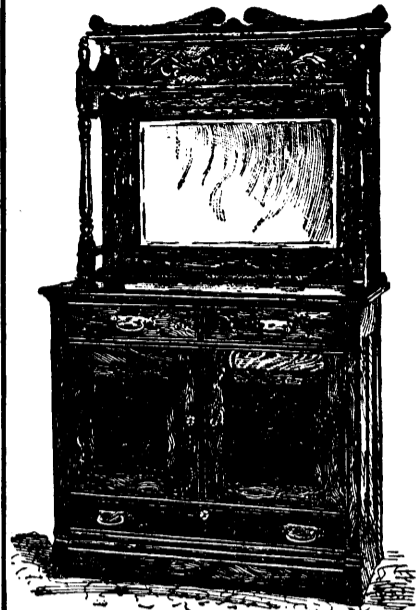
Spécialité: Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
Seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

EOOLE
De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN
Artiste-peintre.
No 62, rue St-Jacques, Montréal.



Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *\$11.45 a.m., 4.15 p.m.
Portland, Boston, —\$9.00 a.m., *\$8.15 p.m.
Toronto—\$9.20 a.m., *\$8.45 p.m.
Détroit, Chicago, etc. *\$8.45 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *\$11.45 a.m.
Montréal Jot, St-Anne, Vaudreuil, \$9.20 a.m., 12.30 p.m., 4.15 p.m., 5.15 p.m., 6.15 p.m., *\$8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1'30 p.m.
St-Jean, Sherbrooke, \$9.00 a.m. 4.00 p.m. *\$8.30 p.m.
Winchester, \$9.20 a.m. 5.15 p.m. *\$8.45 p.m.
Newport, *\$9.00 a.m., 5.45 p.m., *\$8.15 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.E. etc., *\$8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:
Québec, *\$8.25 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, \$8.50 a.m., 4.40 p.m. \$8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, \$8.40 p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. s Chars-palais et chars-dortoirs. r Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection § Dimanches seulement.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL
266, rue St-Jacques et aux Gares

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à G. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer fera bien de se procurer une copie du Book for Advertisers, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soigneuse compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse: ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour les cheveux. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
127 rue St-Laurent

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUGUST 1900
OF
STEWART HARTSHORN'S
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

EMPLOYEZ LA
LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.
Chez tous les PHARMACIENS.
Prix: 50 cts.
PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

MUNN & CO
SCIENTIFIC AMERICAN AGENCY FOR PATENTS

A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.
Address: MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

THIS PAPER may be found on file at Sec. 4, Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK...

"German Syrup"

Voici un témoignage de M. Frank A. Hale, propriétaire des hôtels De Witt à Lewiston et Tontine à Brunswick, Maine. Les hôteliers voient beaucoup de monde, allant et venant, et ne manquent pas d'apprécier les personnes et les choses à leur juste valeur. Il dit avoir perdu son père, plusieurs frères et sœurs de la Consomption Pulmonaire, et souffrir lui-même souvent de rhumes qui lui fatiguent l'estomac.

CONSOMPTION Chaque fois qu'il se trouve ainsi il se sert du German Syrup de **HEREDITAIRE** Boschee et se guérit toujours. Voilà un homme qui connaît et redoute tous les dangers des affections des poumons et doit être particulier sur les remèdes à employer. Quelle est son opinion ? Ecoutez ! " Je n'emploie que le German Syrup de Boschee ; je l'ai conseillé " à des centaines de personnes qui s'en " sont trouvées bien. Nous pensons tous " que c'est le meilleur sirop sur le marché, " contre la toux. (1)

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER.

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successor de feu Victor Bourgeon

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique) INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale

107, RUE SAINT-JACQUES

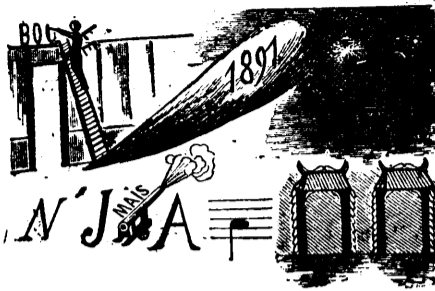
Télé. Bell 1800

MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

RÉBUS



No 13.—ENIGME

Pour me garantir des filous
On me met souvent en usage.
L'avare, ainsi que le jaloux,
De son bonheur me croit le gage.
Je trouve partout de l'emploi.
A me connaître l'on s'applique,
Et jamais personne, sans moi,
Ne pourrait savoir la musique.

No 14.—CHARADE

Avec assez de mon premier,
On peut facilement acheter mon dernier,
Même y pratiquer mon entier,
Pour soustraire mon un aux yeux de [l'héritier].

No 15.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

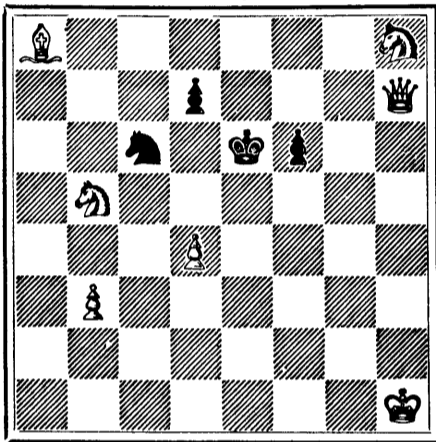
Décomposer la phrase suivante pour former, avec toutes les lettres qui la composent, un nom historique illustre :

L'ANGE CHARME

PROBLEME No 8

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—4 pièces



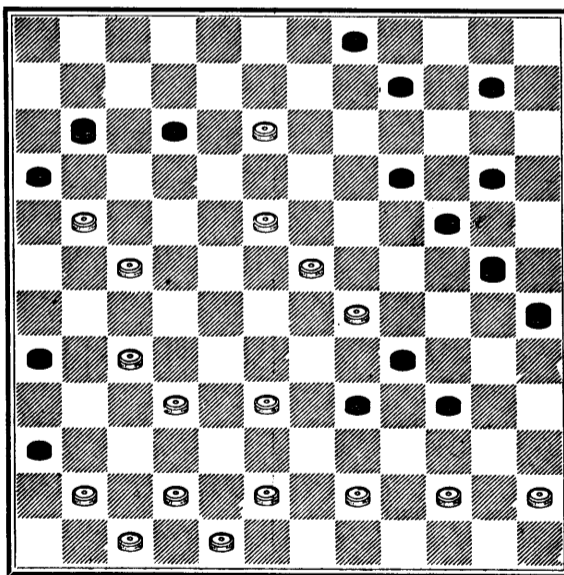
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

PROBLEME DE DAMES No 8

Composé par M. J. A. Bleau, Montréal.

Noirs—16 pièces



Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 7

Blancs	Noirs
70 à 63	18 à 66
34 à 28	45 à 21
51 à 45	50 à 52
58 à 47	66 à 44
63 à 6	69 à 10
71 à 64	56 à 23

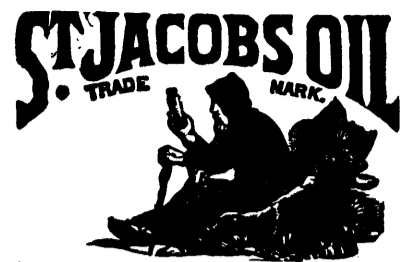
6 à 11 partie gagnée

Solutions justes des jeux d'esprit reçues trop tard pour la semaine dernière : L. D. Gagnon, Lake Forest ; Alfredine de la Chaudière, Village St-Joseph, Beauce ; Jos Dupont, St-Roch-Québec ; Ernest Legendre, Chaudière, Ottawa ; L. Cartier, Saint-Jean ; Ant. Gauthier, Collège St-Laurent ; Mme Louis Delorme, St-Henri de Montréal ; Ah. Delorme, Montréal.

Problèmes de Dames.—F. Vermette, J. A. Bleau, S. Dupuis, N. I. Dion, Montréal. Un amateur et U. R., Ottawa ; C. N. Parent, Montréal ; D. Lucrs, Longueuil.

SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 7

Blancs	Noirs
1 C 6 FD	1 R pr C (5 F)
2 D 3 FR, échec et mat.	
	Si : 1 R pr C (6 F)
2 D 7 CD, échec et mat.	
	Si : 1 R 5e F
2 D pr P, échec et mat.	



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC. En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix. THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1; six semaines, \$2. Valant \$5 le flacon.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

DEPARTEMENT
DES
ARTICLES DE FANTAISIE

BOAS PLUMES DE COQ

Nous venons de recevoir un assortiment complet de ces Boas, qui sont la plus haute nouveauté du jour; nous avons dans tous les prix, les qualités et les couleurs. Prix de \$1.75 à \$40 chaque.

UNE BEAUTÉ POUR \$40.00

Nous offrons en vente le plus beau Boa qui puisse être vu à Montréal; ce boa est importé directement de Paris, et c'est sans contredit une beauté dans cette ligne de marchandises. Demandez à le voir.

NOS GARNITURES POUR ROBES

Notre département de garnitures pour robes est immense: on y trouve les plus hautes nouveautés à des prix excessivement bas.

Garnitures en soie, 8½ à \$4.95 la verge; garnitures en mohair, 5c à \$1.75 la verge; garnitures en acier, 10c à \$2.75 la verge; etc., etc.

Les marchandises ci-dessus sont de l'importance nouvelle et demandent un examen particulier.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice masurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la masurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16, rue d'Orléans, Paris (France)

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Développez vos muscles par l'exercice et perfectionnez votre système en lui fournissant les éléments de constitution par l'usage

— DU —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97—RUE SAINT-LAURENT—97

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGE EN OCTOBRE 1891 le 7 et 21

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., où après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,

Agents pour le Canada.

COOKS FRIEND BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES

Saint-Eustache, P.Q.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises féodales, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaires
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Laloux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 OCTOBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
300 PRIX DE 300 sont.....	90,000
600 PRIX DE 200 sont.....	120,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

\$1,184 prix se montant à..... \$1,054,30

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5, Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les fois, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses:

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.